ASUD
Asud-Journal n° 18
Drogues de synthèse
Le blues post ecstasy
Spécial Hollande
LSD Project
Cannabis Cup,
Prévention
Hépatites,
abcès, GHB...
Auto-support et réduction des risques parmi les usagers de drogues
10F

Vous avez
des doutes...
0 800 840 800
Sida Info Service
...Des réponses
pour y voir
plus clair
24 h sur 24. Confidentiel, anonyme et gratuit
A chacun sa réponse

Édito

Asud-Journal n°18

Va-t-on en reprendre pour mille ans ? Au Moyen-Age, nous étions Juifs, sorciers, vagabonds, et l'on nous accusait d'empoisonner les puits, de propager la peste. A la fin du XXe siècle, on nous appelle « toxicomanes », nous, les gueux postindustriels, victimes comme nos prédécesseurs d'une persécution rituelle* camouflée en Loi de 70.

On nous accuse de transmettre le sida et l'hépatite C, de faire peur aux riverains du XVIIIe arrondissement parisien. Aux Pays-Bas, les marchands du temple s'emparent de nos valeurs pour battre monnaie, puis se rangent parmi nos accusateurs. Car notre crime est grand. Notre existence même est un attentat contre les valeurs de la modernité que sont l'hygiène, la performance et le culte de l'apparence. Peu importe que notre conspiration soit réelle ou fantasmagorique, nous sommes des vilains. Qu'on nous débarrasse des toxs ! Ils dérangent tout le monde. Les « teufeurs » sont obligés de renier publiquement toute parenté avec nous et l'industrie naissante du cannabis est gênée par notre proximité. Le mieux serait de nous faire oublier, comme en Hollande qui décidément est un beau pays.

On nous donne quelques programmes de Méthadone, voire d'héroïne et on nous demande de ne plus sortir dans la rue. Peut-être dans quarante ou cinquante ans, lorsque les fumeurs de cigarettes et les buveurs d'alcool seront persécutés à leur tour, la majorité morale découvrira-t-elle les mérites du droit à l'indifférence. Il faudra alors définir l'usage de drogues comme partie intégrante de la condition humaine. En effet, qui n'a jamais bu un verre d'alcool, fumé une cigarette ou consommé une tasse de café ?

Mais que les inquisiteurs de tous bords se rassurent. Même si, dans mille ans, l'usage de drogue n'est plus prohibé, ils auront certainement une substitution, une autre catégorie d'êtres humains, antinomiques des valeurs dominantes du moment, qui deviendra leur tête de Turc. Pourquoi pas les passionnés de sport, par exemple ?

En attendant, bonne année à tous et ménagez vos poumons, vos veines ou vos narines et n'oubliez pas : réduisez les risques !

■ **Fabrice Olivet**

*Thomas Szasz, *La persécution rituelle des drogués*, éditions du Lézard 1994)

Ce numéro d'Asud-Journal a pu paraître grâce au soutien d'Ensemble Contre le Sida

• **Directeur de la publication** : Fabrice Olivet • **Coordinatrice de la publication** : Patricia Bussy • Conseiller de la rédaction : Gilles Charpy • **Maquettiste** : Alain Thomas • **Correctrice** : Delphine Torrekins • **Assistante de la rédaction** : Marie-Pascale Levaché • **Rédacteurs** : Fabrice Olivet, Gilles Charpy, Jimmy Kempfer, Jean-René Dard, Etienne Matter, Phillipe Tessier, Sarah de Haro, David le Blob, Patricia Bussy • **Illustrateurs** : Pierre Ouin, David Tanfin, Laurent Bercet, Phix, • **Photographes** : Hervé Merliac, Laurent Sazy • **Photogravure** : Quick ! Softs • **Imprimerie** : Imprimerie Moderne de Bayeux. • Commission paritaire en cours • Asud-Journal a été tiré à 20 000 exemplaires.

Sommaire

Brèves 4
Politique et citoyenneté
La communauté des usagers existe-t-elle ? 6
Les boutiques en danger 7
Spécial Hollande
La médaille et son revers 8
LSD Project à Amsterdam 10
La charte des dealers 13
Cannabis Cup, les Fric Brothers 14
Réduction des risques et cannabis 16
Club Health 2000 18
Drogues de synthèse
Le GHB 19
Ecstasy 20
Prévention
Hépatites 22
Abcès 24
Culture 26
Auto-support international
Espagne, la lutte continue 28
Courrier
Usagers on line 30
Courrier 31
Adresses 32

Ce numéro d'Asud est dédicacé à Scalpa, membre fondateur d'Asud Montpellier, qui nous a quittés.

Pour les « toxicos » du monde entier, le bug de l'an 2000, c'est la prohibition. Extraits.

Italie

Via Italiana

« *Je suis pour l'administration sous contrôle de toutes les drogues. Sinon, nous ne résolvons pas le problème, nous ne faisons que le bloquer.* » C'est Emma Bonino, parlementaire européenne, qui s'est exprimée sur ce ton lors d'un débat italien sur les drogues. Une proposition de légalisation qui répond à l'échec de toutes les tentatives de prohibition prétendument douces de ces dernières années en Italie.

Coke en lires

Sur le terrain, exactement comme en Grande-Bretagne, une analyse de laboratoire italienne, réalisée pour l'hebdomadaire *L'Expresso*, a révélé que 82 billets de banques sur 1 000 portent des traces de cocaïne. Comme quoi, il vaut mieux être riche et défoncé que pauvre et en manque !

Grande-Bretagne

Père Courage

Afin de mieux comprendre le « problème de la drogue », Richard Holloway, l'évêque d'Edimbourg, a fumé un joint. Un exploit relaté par le très sérieux *Times* (en octobre 1999). Fortes protestations de la part des conservateurs alors que les libéraux se réjouissent. « *C'est une sage politique que d'enseigner à nos jeunes une façon de vivre et d'utiliser certaines substances avec modération* », a commenté l'évêque.

Coup de vis

Beaucoup moins drôle, à Strathclyde, dite « capitale britannique de l'héroïne », la 107e victime d'overdose a été enregistrée en 1999. La police estime à 12 000 le nombre d'usagers durs, dont beaucoup sont atteints par le virus du sida. Des chiffres qui prouvent l'inefficacité de la campagne de dissuasion menée par le gouvernement britannique, avec son arsenal répressif. Ses tentatives de juguler le marché illégal des drogues ont coûté un million de livres, prélevé sur le budget national. Tout ça pour ça ! Au congrès de son parti, Tony Blair, Premier ministre britannique, a annoncé les lignes de sa nouvelle stratégie antidrogue : durcissement des peines pour tous, du producteur au trafiquant, sans oublier les dealers et les consommateurs. Mais dans son discours, peu d'arguments sur la réduction des risques...
Faudra-t-il l'abonner à *Asud-Journal* ?
(*The Times*, 7 octobre 1999).

Jersey 2000, 11e Conférence sur la réduction des risques

En Grande-Bretagne, fort heureusement, tout le gotha de la réduction des risques reste mobilisé. Il se retrouvera à la 11e Conférence sur la réduction des risques, qui se tiendra à Jersey (îles anglo-normandes) du 9 au 13 avril 2000.

Ce rendez-vous, important pour l'autosupport international, aura pour thème, cette année, *Les approches intégrées des différents enjeux de réduction des dommages liés aux drogues, tabac et alcool.*
Elaboré dans l'intention de stimuler le débat et la réflexion créative, à la fois sur le plan local et international, le programme 2000 exposera des projets d'actions communautaires de terrain et débattra sur les questions légales et politiques. Frais d'inscription : 460 £ (c'est pas donné !) Brochure informative ou inscription au secrétariat de la conférence de Liverpool.
Tél. 00 44 (0) 151 227 44 23
Fax. 00 44 (0) 151 236 48 29

France-Hollande

Les Pays-Bas, un modèle pour la France

« *Les Pays-Bas sont un exemple pour la France dans leur politique de lutte contre la toxicomanie* », a affirmé Nicole Maestracci, la présidente de la Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie (Mildt), un organisme directement dépendant du Premier ministre français. « *Nous sommes maintenant conscients en France qu'il est impossible d'éliminer totalement l'utilisation des drogues, comme vous l'aviez compris bien auparavant aux Pays-Bas (...) Nous ne sommes plus aussi convaincus par notre politique de tolérance zéro* », ajoutait N. Maestracci, évoquant la possibilité de distribuer gratuitement de l'héroïne à un petit groupe de toxicomanes dits lourds à Paris. « *Nous étudions sérieusement ce projet et gardons l'oeil sur l'exemple néerlandais en la matière.* »
Depuis juillet 1998, plusieurs villes néerlandaises, dont Amsterdam et Rotterdam, ont entrepris de délivrer de l'héroïne sous contrôle médical à usagers durs afin de diminuer les risques sanitaires. Rappelons qu'aux Pays-Bas, 7 % des toxicomanes sont atteints du virus du sida contre 40 % en France. La politique en matière de drogues

a été l'une des principales causes de discorde entre Paris et La Haye au cours des dernières années, notamment à la suite de déclarations de Jacques Chirac, accusant les Pays-Bas d'être un « *narco-Etat* »et les autorités hollandaises accusant les Français d'être d'insatiables « narcotouristes ».
(*Algemeen Dagblad*, sept. 99).

Bach ou Bob Marley ?

D'après les chiffres officiels, la violence et la consommation de drogues sont en augmentation à Amsterdam.
En 1998, un habitant sur trois a été victime d'actes de violence. Et pourtant, seul un délit sur quatre est enregistré. Un état des lieux qui fait réagir les administrés hollandais. Et au Pays des Tulipes, on ne manque pas d'idées pour préserver la tranquillité du concitoyen. Partant du postulat plus qu'aléatoire que musique classique et toxicos ne font pas bon ménage, la gare frontière de Heerlen diffuse, dans ses halls d'accueil, du Bach augmenté des quatuors de Beethoven. Douce musique utilisée pour faire fuir les dealers et drogués de la gare ! Hypothèse carrément stupide des chemins de fer hollandais qui suscite tout de même une certaine perplexité à Amsterdam.
(*Frankfurter Sueddeutschez*).

France
Le crack 24 h/24 débarque

35 grammes d'ice, une forme de méthamphétamine surpuissante, ont été saisis en France. Initialement consommé depuis les années 80 aux Philippines, à Hawaii et sur la côte ouest des Etats-Unis, l'ice aurait des effets comparables au crack mais bien plus prolongés, ce qui lui a valu ce surnom de crack 24 h sur 24.
Aux Etats-Unis, 1 600 laboratoires d'ice ont été démantelés l'an dernier. En Californie l'ice a causé plus de 400 décès par overdose.

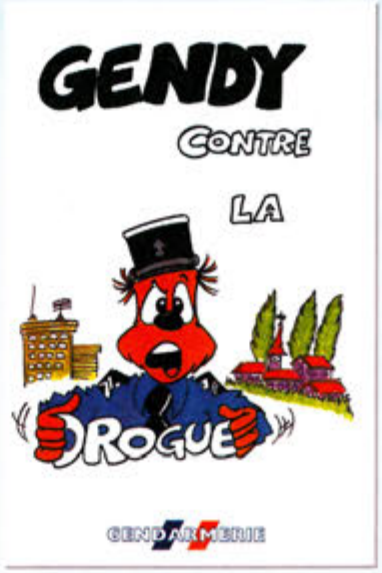
Cherchez l'erreur !

Dans le cadre de la campagne de prévention du sida 1999, le ministère de la Santé a édité deux brochures : *L'amour en face* et *les Révélations de l'amour en face*. Dans les deux cas, il s'agit d'une besogneuse imitation des romans-photos (genre *Nous Deux*) additionnée d'un texte explicatif sur les risques de transmission du virus. Le premier, destiné au « public hétérosexuel » comme on dit, est une suite de platitudes dont la niaiserie est paraît-il au 36e degré. Résultat : le fascicule vous tombe des mains à la troisième réplique et la prévention finit là où commence la vie du bouquin : aux gogues. *Révélations...* est d'un autre calibre, si l'on peut dire. En effet, au lieu des répliques du style « *Lola... tu me rends fou...* », on peut lire des phrases types : « *Je me suis fait sucer dans le train par un type* ».

Pour une cible, le tir est plutôt au mortier : les gentils hétéros aspergés à l'eau de rose d'un côté, les homos lubriques de l'autre. Dans le premier cas, les jeunes filles de bonne famille osent tout juste se montrer en maillot deux-pièces, dans le second, des mâles au torse velu se pavanent sexe dressé à la main...
Interrogé sur ces différences de traitement, le ministère nous parle de « *cible* » justement. En résumé, il s'agit des backrooms pour *Révélations...* et des enfants des écoles pour *L'amour en face*. Hélas, ces brochures sont fréquemment présentées ensemble, au moins dans le réseau de nos associations de lutte contre le sida. Cette dualité véhicule de façon diffuse l'idée malsaine qu'il existe deux sexualités presque antagonistes : celle des homos, qui se passe autant de préliminaires que de sentiments, et celle des hétéros d'un romantisme carrément débile. Dans les deux cas, la caricature risque d'éloigner une partie du public concerné, justement allergique à ce type d'approche. Entre *Confidences* et *Les onze mille verges*, peut-être existe-t-il un moyen terme qui servirait de trait d'union pour une brochure, à la fois drôle, intéressante et informative.

Gendy à la niche !

Dans la petite BD d'une douzaine de pages à destination des jeunes, Gendy, un personnage inventé par la Gendarmerie nationale, est un petit gendarme à tête de chien. Parti en croisade contre la diabolique drogue, Gendy est partout : à la sortie des écoles, dans les classes, à la fête foraine, parfois en compagnie de son collègue Frad (un formateur relais anti-drogue). Il a même un hélicoptère.
Avec ses dessins approximatifs, sons écriture simpliste et des raccourcis stéréotypés à l'extrême, les clichés de contenues sur la drogue sont plus qu'éculés. La brochure pourrait faire rire si elle ne véhiculait pas tant d'inepties manichéennes complètement déconnectées de la réalité.



Thaïlande
Yaabaa contre opium

Dans la province de Chiang-Mai (au nord de Bangkok), célèbre pour la production des opiacés, la méthamphétamine remplace peu à peu l'héroïne et l'opium.
Psycho stimulant nommé Yaabaa (littéralement en thaï drogue-qui-rend-fou), cette drogue peu raffinée (d'ou un faible prix) est consommée à 90 % en Asie du sud-est (*Courrier international*, 13 octobre 99). Cela dit, on continue à fabriquer de la blanche n°4 dans les villages tribaux du Triangle d'Or.

Somalie
Ordre moral sur Mogadiscio

La milice armée d'un tribunal islamique a arrêté en fin d'année 99, vingt-quatre personnes qu'elle soupçonne de produire, vendre et consommer du haschisch dans le sud de la Somalie. C'est ce qu'a annoncé le porte-parole de ce tribunal. Selon lui, il s'agirait, pour certains, de fermiers qui font pousser des plantes de cannabis, tandis que d'autres consommateurs transportaient le haschisch vers Mogadiscio pour le vendre. Ces tribunaux s'apprêtent à arrêter et « juger » des joueurs et des parieurs, des propriétaires de cinémas pornographiques et d'autres qui « *agissent contre l'Islam et seront traités en vertu de la charia* », la loi islamique. (AFP)

Colombie
Choisir son camp

Dans le *New York Times* (sept. 1999), Madeleine Albright soutenait que le problème de la Colombie a atteint une telle gravité qu'il menace la stabilité de la région.
D'après le secrétaire d'Etat américain, il n'y aurait pas de différences entre guérilleros et trafiquants.
Avec sa violence chronique et la persistance du trafic de drogues, la Colombie devient incontrôlable. Du coup, panique aux frontières. L'inertie et la corruption du gouvernement colombien font franchement flipper les voisins. A tel point que le président du Venezuela a même décidé d'entamer des négociations avec la guérilla et les paramilitaires afin d'assurer la sécurité des frontières entre les deux pays.

Brésil
Lendemain de fête... électorale

Le député Pascoal était un fin politicien : pour obtenir le vote de ses concitoyens, il leur faisait distribuer gratuitement bière, marijuana et cocaïne. Bonne ambiance pour une campagne électorale ! Moins rigolo, le narcodéputé, en fait, boss du cartel d'Acre, dirigeait aussi un escadron de la mort, responsable d'au moins 200 assassinats. Le vilain a été destitué et mis sous les barreaux.

Vous avez dit communauté ?

Une expérience que l'on peut qualifier de « communautaire » a fonctionné dans le cadre de la lutte contre le sida, la mobilisation des homosexuels contre les dévastations causées au sein de leur communauté. De leur côté, les usagers de drogue peuvent-ils utiliser ce modèle pour lutter contre la discrimination dont ils sont l'objet ?

Le virus du sida a servi de révélateur aux principales failles sociales et culturelles de notre société.

Le tabou de l'homosexualité, le non-droit carcéral, les fantasmes liés à l'usage de drogue, les problèmes de racisme et d'immigration, l'exclusion sociale... tous ces facteurs trouvent ou ont trouvé une traduction en termes de contamination. Si le VIH n'avait touché que des prisonniers, des drogués, Arabes, Noirs ou SDF, on peut douter qu'aujourd'hui les multithérapies soient à la disposition du plus grand nombre. La pénurie de traitements sur le continent africain est là pour nous le rappeler, ainsi que l'épidémie de l'hépatite C chez les usagers de drogue.

Avec la mobilisation des gays, nous avons l'exemple d'une action « communautaire » traduite en termes positifs par la société. On peut parler de communauté dans la mesure où, depuis dix ans, l'image globale des homosexuels s'est améliorée, aux niveaux médiatique et culturel (Gay Pride) voire politique (Pacs). L'un des principaux bénéfices de cette action « communautaire » porte sur le droit d'associations ou d'individus se réclamant explicitement de la communauté des gays et lesbiennes à s'exprimer sur les questions les concernant. Alors que la dernière discrimination légale concernant l'homosexualité a disparu en 1982, l'usage de drogue – simple usage sans cession ni vente – demeure passible d'un an de prison. Cependant, la mise sur le marché des produits de substitution permet une forme d'existence légale dévaluée : le statut de malade chronique.

Les usagers de drogue peuvent-ils utiliser le modèle communautaire pour lutter contre la discrimination dont ils sont l'objet ? De nombreux débats sur la question ont eu lieu. En général, la réponse est négative car la pseudo communauté des drogués serait plutôt le fruit de la répression, qui impose des codes, des signes de reconnaissance, une proximité avec les milieux clandestins voire le milieu tout court.

La communauté homosexuelle peut mobiliser des élites. On peut être homosexuel et patron de presse, industriel et peut-être un jour député. Mais on peut difficilement être « quelqu'un de bien » en étant un drogué...

S'il y a communauté, ce serait plutôt une communauté de comportements négatifs, le lot commun de nombreux groupes opprimés. Si l'on considère le déficit d'image dont souffrent les usagers de drogue dans les médias et le monde médical, deux secteurs d'activité parmi les plus touchés par la consommation, on peut se faire une idée du déni qui touche notre « communauté ».

Ce modèle communautaire est-il transposable aux usagers de drogue ?

L'usage des drogue est un acte solitaire et ponctuel. Il n'implique pas forcément de relation à l'autre mais une relation au produit. Il est donc difficile d'en extraire une communauté autre que celle des êtres humains. La communauté peut être une réponse à l'oppression d'un groupe objectivement identifié, mais le rapprochement fonctionne mal dès lors que les critères sont subjectifs.

Or qu'est-ce-qu'un drogué ? La loi répond, c'est « *un utilisateur de substances illicites* ». Mais la science reprend : « *Pas du tout, un drogué est un consommateur de psychotropes, y compris de tabac ou d'alcool* (1) ». D'autres ajoutent : « *Ce sont les utilisateurs abusifs* (2) ». Mais où fixer les limites de l'abus ? Un bière, deux bières ? Un shoot, deux shoots ? D'aucuns parlent de dépendance. Dans ce cas, seuls l'alcool et les opiacés sont concernés puisque qu'ils conduisent à une dépendance physique avérée. Alors, un consommateur de crack n'est donc pas un drogué ? Si car il y a une dépendance psychique. Dans ce cas, on inclut donc les gentils fumeurs de pétards dans la catégorie des drogués. Et les consommateurs de somnifères ? Les buveurs de café ? Reconnaissons que l'usage de drogues concerne tout le monde ou personne. Un ensemble non défini où viennent se nicher les tabous et les non-dits et qui ne constitue pas une communauté.

En fait, la communauté des usagers de drogue est un piège commode où vont se perdre les plus faibles d'entre nous. Les SDF, les malades du sida, les exclus de tout ordre ne pouvant échapper au vocable stigmatisant de « toxicomane » : ceux qui prennent la mauvaise drogue ou en trop grande quantité, ceux qui vivent dans une telle galère que mieux vaut être appelé « toxico » que clochard.

La communauté des usagers est donc un acteur problématique qui sert trop souvent à épingler les plus faibles pour mieux éviter de s'interroger sur son propre usage.

Dès lors que les produits légaux sont assimilés à des drogues, peu d'entre nous peuvent encore se prétendre non consommateurs. L'usage de drogue possède une dimension universelle ; la communauté des usagers s'appelle l'humanité.

■ Fabrice Olivet

(1) Rapport Roques
(2) Rapport Parquet

Ce texte reprend l'intervention faite par Asud lors de la 4e conférence internationale sur la prise en charge extra-hospitalière et communautaire vivant avec le VIH organisée par Ensemble Contre le Sida, les 4 et 5 et 6 décembre 1999.

Jean-Pierre Duvivier

Paris, haro sur les drogués

De mémoire de consommateur de drogue, le XVIIIe arrondissement parisien a toujours été un lieu de deal et de consommation. Cannabis dans les années 70, héroïne au début 80, crack contemporain. Avec ses problèmes de mauvais voisinage.

C'est l'association Médecins du Monde qui amorça les premiers programmes de réduction des risques et d'échanges de seringues.

Il a fallu se battre pour que les flics cessent d'écraser les seringues des usagers qui sortaient des unités mobiles. Ego et son action communautaire avec la Ddass ouvre une première boutique, suivie par celle du Sleep'In avec le soutien de SOS Drogues international.

Le XVIIIe arrondissement parisien reste le laboratoire de la réduction des risques de la capitale. Avec ses expériences innovantes comme la substitution, il est devenu un pôle pilote – mais dérangeant – des principales actions de réduction des risques. Dans certains pays, ces actions généralisées constituent une vraie politique sanitaire, avec de résultats humainement chiffrables : une baisse spectaculaire du sida, des overdoses, la prise en charge, soins et amélioration des conditions de vie des consommateurs de drogues.

Si les usagers peuvent se réchauffer à la Boutique et dormir au Sleep'In, où ils trouvent des seringues, ils n'ont pas le droit d'y consommer de drogues. On a donc pu noter des « nuisances » dans le voisinage : shoots et kiffs dans les cages d'escalier, par exemple. On a tout prévu mais on n'a pas osé envisager l'organisation de la simple consommation. Cette hypocrisie associée à la dure galère des crackers – une population d'usagers concentrée dans ces quartiers – et l'abus de médicaments (principalement les benzos) ont fini par avoir raison de la tolérance des habitants. Si l'association Olive 18 exigea la fermeture des lieux d'accueil, les associés d'Entraide 18 acceptent que l'on soigne les drogués mais... loin de chez eux. Seule La Chapelle, association de riverains, est pour une action fédératrice et consultative des habitants qui se montrent favorables aux structures d'accueil.

La situation n'a cessé de se dégrader en 1999 : foires d'empoigne, « opérations coup de poing », plaintes, manifs, violences diverses, vagues anti-tox et intoxication dans certains médias. Récemment, une longue procédure a fait vaciller le fragile édifice de la réduction des risques à Paris. Des co-propriétaires avaient bétonné leur plainte pour dégradation et nuisances contre le Sleep In et surtout contre la Boutique.

Un manque de volonté politique

En face, les associations Aides, Médecins du Monde, l'AFR (l'Association française de réduction des risques), l'Anit, Ego et sept avocats surent convaincre la justice que les soins prodigués aux usagers valaient mieux que la prison. Les plaignants furent déboutés. Cette décision est importante, car une condamnation aurait pu faire jurisprudence et signer l'arrêt de mort de nombreuses actions de réduction des risques en France.

Mais que faire quand le crack est partout, quand le simple port d'une seringue est assimilé à un délit, quand les riverains pètent les plombs et menacent d'organiser des milices ? Que faire quand les pouvoirs publics font la girouette, quand un manque de volonté politique claire semble évident avec, en corrolaire, les enjeux électoraux, les magouilles immobilières et autres intérêts corporatistes ?

La création d'un groupe Coordination XVIIIe apporte un début de réponse. Sept médiateurs furent recrutés pour expliquer, convaincre, soutenir et calmer les esprits. Ils œuvrent, avec leurs moyens de proximité pour résoudre l'insoluble. Asud leur formule tous ses vœux de réussite et de persévérance. Il en faudra.

L'autre réponse, plus autoritaire, impose une présence policière massive qui apaisera quelque peu le quartier... en déplaçant le problème à nouveau vers Stalingrad.

Manu consommait du crack, du Rohypnol, du Subutex et de la 8.6°. Un shoot de Subu loupé lui a valu deux mois d'hôpital avec un handicap total et définitif du bras. Combien sont-ils tous les jours à s'estropier parce qu'ils ne savent pas où se shooter ? Combien cela coûtera-t-il à la collectivité, sachant qu'une journée d'hôpital revient à 5 000 F. On peut aussi calculer le coût d'une allocation d'adulte handicapé sur toute une vie. Si le bon sens ne confère pas le courage politique d'admettre qu'il faut un minimum de confort pour injecter dans de bonnes conditions, peut-être les chiffres permettront-ils de trouver les arguments. Tant qu'on n'admettra pas qu'un junkie, ça shoote et qu'un cracker, ça fume, on s'engluera dans des situations inextricables et intolérables pour les consommateurs comme pour les riverains. Reste la question incontournable d'un lieu de consommation et d'une salle d'injection. Un débat que l'on ne peut plus esquiver.

■ **Asud**

Au Nord parisien, rien de nouveau

Les riverains qui feignent de s'apercevoir soudain de la présence de la drogue et la prostitution dans le secteur Goutte d'Or/La Chapelle, ceux qui n'hésitent pas à en accuser la Boutique et le Sleep-In, feraient bien de se rappeler – ou d'apprendre – l'histoire pas si récente que ça de leur quartier.

Ce coin du XVIIIe arrondissement de la capitale est depuis plus d'un siècle un carrefour des défonces et marginalités parisiennes. Première étape sur le chemin de l'intégration pour les uns, dernière halte sur celui de l'exclusion pour les autres, le quartier a toujours été un no man's land, un lieu de brassage social et ethnique aux franges de la misère, avec ses arnaques et ses défonces... Déjà, dans *L'Assomoir*, Zola situait la descente aux enfers des alcoolos et exclus de la révolution industrielle entre la Goutte d'Or et le boulevard de la Chapelle. Trois quarts de siècle plus tard, on y a vu les « beaux mecs » de Barbès chercher dans la *zetla* (haschich) et le Pastis l'oubli des horreurs de la Guerre d'Algérie. Dans les années 70 et 80, le brown sugar y a pris son essor pour envahir d'autres quartiers populaires et les banlieues pauvres. Enfin, le crack et la prostitution trash qui l'accompagne y font aujourd'hui des ravages...

Rien de nouveau donc sous le soleil noir des déglingues parisiennes. On peut, on doit le déplorer, mais le découvrir brutalement, en accuser le Sleep-In et la Boutique, des lieux qui s'activent au contraire à calmer ce jeu de mort en soulageant la misère des damnés du 18, c'est rejeter sur les pompiers la responsabilité de l'incendie : pure connerie ou simple mauvaise foi, au choix.

LIFELINE PUBLICATIONS PRESENT
THE LADS GO MAD IN AMSTERDAM
DE VOLGENDE
KONINKLIJK THEATER CA
THE PEANUT PETE

Spécial Hollande

La médaille et son revers

Contradictoires, les témoignages rapportés des Pays-Bas par nos collaborateurs ? En tous cas, leurs récits donneraient à penser qu'ils ne parlent pas du même pays... D'un côté, on nous décrit un petit paradis de tolérance où les usagers de drogue consomment tranquillement et en toute sécurité la came fournie par des dealers « officiellement agréés », sous loeil attendri de flics musiciens. De l'autre côté, ce sont des virées de galère dans un univers d'indifférence et d'exclusion... comme ailleurs.

Et si, après tout, ce n'était que les deux côtés d'une même médaille ? Côté face, les différents placards dorés, aménagés par le système à l'intention d'usagers dûment répertoriés, contrôlés, enregistrés... et tolérés. Tolérés, à condition de rester sagement à leur place, dans la pénombre complice des coffee-shops ou dans une boîte techno, derrière les portes bien closes d'un centre Métha, d'un PES (vous avez votre carte ?) ou encore d'un espace communautaire réservé aux junks pour leur fiesta annuelle.
Côté pile... c'est la rue. Où l'on ne veut surtout pas vous voir. Où il fait sacrément froid pour le toxico isolé, étranger, « non encarté » qui risque de voir la loi s'appliquer dans toute sa rigueur.

La tolérance batave n'est qu'une... tolérance, rien n'est légalisé. Face à une telle situation, il y a deux attitudes possibles pour les militants de l'auto-support : aménager le « placard », le rendre le plus confortable possible et en faire une « zone libérée » où il fait bon vivre. C'est ce que l'on appelle la réponse communautaire. Ou bien éclater les portes de ce même « placard » et revendiquer pour les usagers de drogue les mêmes droits et devoirs que les autres citoyens, c'est la réponse citoyenne-justement.
C'est la voie suivie par les militants d'Asud.

Nos amis hollandais, plus pragmatiques, ont plutôt opté pour la solution communautaire : le tout est de savoir s'ils arriveront à transformer en zones libérées ces « bantoustans sociaux » où le système tend à reléguer ses usagers de drogues... En ce qui nous concerne, reste à savoir si, à force de vouloir à tout prix être « citoyens comme les autres » en attendant une lointaine légalisation, nous n'allons pas risquer de nous renier et perdre jusqu'au goût de nos plaisirs...
Il nous tarde de retourner en Hollande pour en débattre autour... Autour de quoi au fait ?

Asud

Photo : Laurent Sazy

Amsterdam
La fête des usagers

Le 1er novembre 1999, à Amsterdam, s'est tenue la 4e journée internationale des usagers de drogues. Un événement organisé par nos amis de LSD Project, un groupe hollandais voué au développement de l'auto-support des usagers de drogues. Une occasion qu'il n'était pas question pour Asud de laisser passer.

Lors d'une réunion « informelle » d'accueil et de préparation, les leaders hollandais et les membres des différentes délégations internationales se sont retrouvés au local de LSD Project.

Dès le premier jour, le ton était donné : celui, pour les Hollandais, de la traditionnelle tolérance batave, que nos amis Theo et Daan, maîtres de cérémonie, avaient en l'occurrence poussée jusqu'au bout de sa logique. Mais pour nous, les délégués slovènes, belges, espagnols, russes, anglais, allemands, irlandais... et français, c'était carrément de la science-fiction ! Citons ainsi, pêle-mêle, l'annonce faite très sérieusement par nos hôtes de la mise à disposition gratuite de kits d'injection, offerts par l'Association des dealers de drogues dures ; la visite amicale d'un parlementaire hollandais, nullement gêné de se voir filmé par la télé nationale, présente à cette réunion préparatoire, au milieu de notre joyeuse bande de toxicos ; le passage, en fin de réunion, juste après les livreurs de pizzas et de bière, d'un ou deux dealers de brown et de coke, que nos amis nous ont invités à consommer sur place. En toute convivialité, avant d'attaquer la rude journée du lendemain.

Le moins étonnant n'étant pas que, produits ou pas, nous avons bossé dur au cours de cette première réunion : présentation mutuelle des réseaux d'usagers de drogue, débats sur les différentes législations et poids politique des associations, ébauche d'une « Union européenne » des usagers de drogues, etc. Et ce n'était que la réunion préliminaire !

Ateliers studieux et consommation sérieuse

Quant à qualifier de « rude » la journée du lendemain, disons plutôt que de notre point de vue de ressortissants d'une France prohibitionniste pure et dure, elle fut carrément surréaliste ! Le local, d'abord : situé en banlieue, à quelques kilomètres d'Amsterdam. Nous nous imaginions quelque sinistre palais des congrès, verre et acier, moquette verdâtre, hôtesses revêches et vigiles à l'œil acéré aux abords des chiottes. En fait, « De Kade » était un curieux mélange de bar à la hollandaise, de night-club multisalle (avec comptoir et pompe à bière dans chacune) et de salle de concert ! Le reste à l'avenant : barmen aimables et tolérants, dealers triés sur le volet, kits d'injection et de « chasse au dragon » – on fume beaucoup l'héro et la coke en Hollande – mis à disposition dans toutes les salles... Cerise sur le gâteau, cet avertissement de nos amis : « *Bien sûr,*

LSD Project

Spécial Hollande

vous pouvez consommer pendant les ateliers, mais faites gaffe à ne pas trop piquer du nez, vous risqueriez de louper des infos intéressantes. Si vous voulez un peu d'intimité pour shooter, il y a la salle de chill-out à l'étage et les toilettes. Prière de les garder propres ! »

Bref, c'était vraiment la fête des usagers et ceux-ci ne s'y sont pas trompés. Vers 16/17 heures, à la fin des ateliers tous très sérieux et assidûment suivis* malgré une consommation elle aussi « sérieuse », deux à trois cents usagers d'Amsterdam ont déboulé, apparemment tout heureux de venir acheter, consommer et faire la fête en toute liberté et sécurité. Et malgré leur profil souvent trash sinon carrément zone – de quoi faire flipper n'importe quel organisateur français –, il n'y a pas eu une seule histoire de baston, d'overdose,d'embrouille ou de dépouille ! Non, ici les usagers étaient chez eux. Et nos hôtes, à la fois très présents et d'une totale décontraction, le leur faisaient bien sentir.

Une fête dont le point d'orgue a été, après la distribution d'un super repas chinois – apparemment, la coke n'avait pas trop coupé les appétits –, un concert de rock psychédélique style seventies avec ambiance déjantée à souhait...

Et la police dans tout ça ? Elle était là, bien sûr, mais *sur scène*, à faire danser la foule des usagers. Car, le croiriez-vous, deux des musicos étaient des flics des stups des quartiers chauds venus jouer gracieusement pour les toxicos ! On croit rêver !

C'est vrai que vu de Paris, à 600 kilomètres de distance et trois semaines de recul, tout ça est presque trop beau, trop idyllique pour être tout à fait clair. Notre mauvais esprit de Français cyniques et sceptiques (mais ce n'est sûrement qu'un p'tit coup de parano cannabique !) nous pousse à nous demander quelle embrouille politique pourrait bien se cacher derrière cette tolérance et cette générosité. Qu'a donc en tête le pouvoir qui permet aux dealers de vendre et aux usagers de consommer en toute liberté, bien tranquilles derrière les murs du magnifique local loué par nos amis ? D'où leur vient l'enveloppe de mille balles distribuée aux délégués les plus fauchés pour leurs « faux frais » ? S'agit-il d'une réelle volonté de tolérance ou même d'une opération de relations publiques d'un Etat fatigué d'être constamment mis à l'index et désireux de montrer le bien-fondé et la sincérité de sa politique des drogues ? Ou est-ce quelque chose de plus tordu ?

Restez derrière les murs !

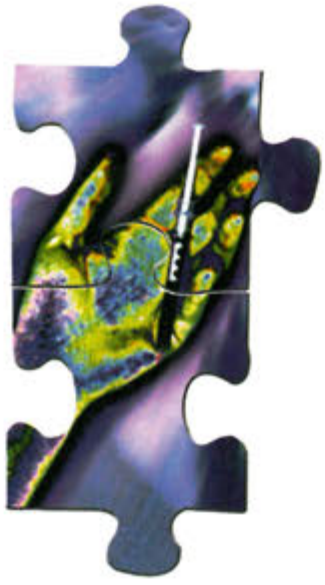
Le fait est – mais là encore, ce n'est sans doute que pure parano – qu'une phrase de l'ami Theo, lui-même non usager, nous a mis la puce à l'oreille : « *C'est votre journée votre fête, profitez-en et faites ce que vous voulez sur place. Une seule règle impérative : restez dans les locaux. Ne vous montrez surtout pas dans la rue ; ça ferait flipper les gens du coin de voir des drogués et on risquerait d'avoir des ennuis...* »

En somme : défoncez-vous tant que vous voulez, mais « *derrière les murs* »; qu'on ne vous voie pas ni ne vous entende ! Si ce n'est là qu'une sage précaution pour éviter de gâcher la fête, parfait ! Mais si c'est l'expression (plus ou moins consciente) d'une volonté politique, alors là ça commence à puer l'apartheid social... Après tout, c'est bien l'Eglise réformée hollandaise, ins-piratrice depuis des siècles de la tradition nationale de tolérance, qui a aussi théorisé chez les Boers (colons hollandais d'Afrique du Sud) l'idéologie de... l'apartheid justement. Pour rappel historique apartheid, en principe, signifie un « développement séparé » des races ou des groupes sociaux, comme les toxs, par exemple. Une attitude qui consiste, pour le pouvoir ou le groupe dominant à dire en substance aux « minorités »: « *O.K., on vous laisse vivre à votre façon, avec votre culture et vos pratiques. Mieux, on vous y aide. Mais s'il vous plaît, restez entre vous. Ne vous mêlez pas de notre*

Dépliants hollandais d'information/prévention sur différents produits psychoactifs

LSD Project

Spécial Hollande



vie, nous ne nous mêlerons pas de la vôtre. » On voit bien l'ambiguïté d'un tel système qui peut aussi bien conduire à foutre une paix royale aux toxicos qu'à instaurer la charia dans les quartiers d'immigrés ou encore, comme en Afrique du Sud, à tenir des millions d'individus à l'écart du pouvoir économique et politique en vertu d'une « différence » à la fois protégée et méprisée !

Soupçons et parano

Dans les trois cas, on aboutit au nom d'un respect plus ou moins sincère des particularismes communautaires, à la création d'une caste de sous ou de non-citoyens...

Mais bon, Amsterdam n'est pas l'Afrique du Sud. De Kade n'est pas un bantoustan ! Et le choix d'un certain communautarisme, loin de s'avérer meurtrier comme là-bas, a plutôt contribué à préserver la vie et la santé de la plupart des individus concernés.

Il reste qu'au cours de cette journée des usagers citoyens, il a été plus souvent question d'usage de drogues que de citoyenneté. Faudrait-il donc choisir entre celle-ci et celui-là ? Renoncer à l'une pour avoir droit à l'autre ? Il serait navrant que ce soit là le sens caché de la fameuse tolérance hollandaise. Et que le prix à payer pour l'accès à nos plaisirs soit l'invisibilité et la non-existence sociale... Ce qui pose la question de la raison d'être même de l'auto-support. D'autant que, comme nous l'a rapporté un de nos amis d'Asud, isolé à Amsterdam sans Méthadone ni seringues ni « plan dope agréé », tout n'est pas forcément rose au pays des tulipes pour l'usager solitaire, largué dans la rue... (lire l'encadré à droite). Allez, assez de paranoïa. La mariée est toujours trop belle. Et c'est sans doute le poids de notre tradition répressive qui nous empêche de prendre la tolérance hollandaise pour ce qu'elle est... Et, après tout, qui a besoin de se shooter sous l'œil du "beauf" du coin ou de demander aux flics du feu pour son joint, histoire de se sentir exister en tant qu'usager de drogue citoyen ?

■ **Gilles Charpy**

**A côté de l'atelier Asud, consacré aux aléas de la substitution en France, citons, entre autres, l'atelier anglais sur les réseaux d'usagers et l'atelier russe, largement axé sur la répression... A faire froid dans le dos !*

Dépliant informatif hollandais sur l'héroïne et la Méthadone

Usager, c'est ta fête !

Même période, même ville, notre Cobaye 1er était dans la rue. A Dam, les pharmaciens ne semblaient pas au courant de la Journée internationale des usagers de drogues...

Nous étions sur le départ pour le Nirvana, le pays des rêves guédros, le fantasme des junks de tous les pays : Amsterdam, la Hollande et son cortège d'innovations dans le domaine des drogues... Plus dure fut la chute ! Je suppose qu'il existe là-bas des lieux, des gens, des associations qui travaillent pour que les usagers aient une vie à peu près « normale », pour que les shooteuses soient en vente libre ou que des pôles d'échange de seringues et de réduction des risques fonctionnent... Mais moi, je n'ai pas visité ce pays-là ! Après avoir « pécho » de la coke dans la rue, comme le toxico parisien lambda, il ne me restait plus, avant de rentrer dans ma chambre d'hôtel, qu'à passer à la pharmacie du coin acheter une seringue. Quelle ne fut pas ma surprise quand, après avoir mimé le geste qui dans tous les pays signifie : « Il me faut une pompe... », la pharmacienne me répondit par un geste non moins clair : « Dehors ! ». Même galère dans une ou deux autres officines ! Je tombe enfin sur une pharmacienne qui me donne un petit papier avec une adresse où je me rends aussitôt, pour me retrouver nez à nez avec une jeune femme derrière un guichet totalement fermé. Celle-ci me parlera à travers l'hygiaphone : « Nom ? Pays d'origine ? Etc. » Elle finit par me demander mes papiers d'identité. « Quoi ? Comment, qu'est-ce qui se passe ? », me dis-je, stupéfait par le tour que prenait la conversation. « Passeport ? Que dalle ! Je te donnerai que dalle ! » Voilà ce que je lui expliquai en restant poli, ce qui est très difficile quand, un « képa » dans la poche, vous voulez la « chose » qui se trouve bien en vue sur un présentoir de l'autre côté de la vitre... A bout d'arguments, je menace d'utiliser la pompe d'un copain. Finalement, j'obtiens une seule seringue, mais pas d'eau stérile ni de lingette alcoolisée. Quand on sait le nombre de seringues qu'utilise un injecteur avec la coke, cela rend inquiet sur la compétence de cette charmante personne « protégée » par les vitres blindées. Pourquoi cette vitre ? La peur d'un braquage ? Il faut dire que le lendemain, après avoir à nouveau « pécho » dans la rue de la coke de qualité moyenne, j'ai dû acheter une seringue neuve à un tox (5 florins, 15 F !), qui manifestement dealait cette denrée rare. Oui, à Amsterdam des gens dealent des pompes dans la rue... Il est vrai que ce jour-là, la fête des usagers était finie depuis une semaine. ■ Cobaye 1er

Charte des Dealers

Spécial Hollande

Rotterdam, des revendeurs très concernés

La tradition hollandaise de concertation tous azimuts veut que, face à un problème, on commence par réunir autour d'une table toutes les personnes concernées. Cette tradition, les Rotterdamois l'ont appliquée à la lettre en invitant carrément les dealers à négocier...

Depuis quelques années, en France, il est également devenu courant d'inviter à la table de la réduction des risques toutes les parties prenantes du « problème drogue ».

Enfin presque toutes, car il est une catégorie de « personnes concernées » que toutes les autres, des flics aux usagers, avec (pour une fois) une belle unanimité, s'accordent à exclure du dialogue sociétal et à montrer du doigt comme les éternels méchants de l'histoire : nommons ici les dealers. Les Hollandais, plus pragmatiques, ont compris que se voiler la face et ignorer ces acteurs, pourtant essentiels de la scène toxico revenait à rendre la pièce incompréhensible et inso-luble le problème de santé publique posé par les drogues. Ils ont préféré les pousser à s'organiser et à négocier face-à-face avec leurs interlocuteurs naturels : la police et les usagers.

C'est ainsi qu'on a vu naître à Rotterdam, capitale hollandaise des drogues dures, l'Union des dealers de drogues dures (Junkie Bond) qui, en accord avec les représentants de la police et du fameux Syndicat des Junkies, ont mis au point l'étonnante Charte du deal en appartement.

Il faut savoir qu'à Rotterdam, la quasi-totalité du business de coke et d'héro se fait depuis quelques années en appartement. Des appartements qui, au fil du temps, étaient bien souvent devenus, non seulement des nids à sida et autres hépatites, mais aussi de dangereux coupe-gorge, sordides royaumes de l'arnaque et du braquage, où les couteaux avaient vite fait de sortir pour une came frelatée, achetée et shootée à la va-vite 24 heures sur 24... Une situation pénible aussi bien pour les usagers, les habitants du voisinage (sympa, les seringues sur le palier et les zombies en manque dans les cages d'escalier !) que pour les dealers eux-mêmes.

D'où l'idée d'une sorte de label de qualité accordé par le Junkie Bond aux appartements de deal dont les tenanciers se conformeraient au protocole de qualité et de sécurité élaboré par les différentes parties en présence, en échange de quoi les associations d'usagers et les riverains s'engageaient à demander à la police de fermer les yeux...

Depuis six mois, ce protocole, arrangé entre la police, les usagers, certains riverains, travailleurs sociaux et les dealers est appliqué discrètement mais fermement dans les appartements de deal « agréés ». Apparemment, avec succès, malgré la nécessité de quelques amendements...

Cela dit, on peut quand même se poser quelques questions. Qui décide du look « clochard » ou du « trop défoncé » ? Et les mineurs ? Les étrangers ? Comment fait-on quand on n'est pas un « toxico local et reconnu », que l'on n'est pas du coin et que l'on veut acheter ? Eh bien, on reste chez soi, vous répondront nos amis hollandais. Par exemple, en France, où la vie est si facile pour les usagers de drogues... A croire que le paradis batave a des portes bien verrouillées et qu'il vaut mieux être dedans que dehors.

■ **Gilles Charpy**

Ordre, calme et narcotiques

Véritable code d'éthique des dealers en appartement, le protocole tient en dix articles.

- Les drogues (coke et héro) doivent être de bonne qualité.
- Un quart de gramme (de quoi faire un rail ou un shoot) doit coûter environ 15 florins (60 francs).
- Les consommateurs doivent pouvoir acheter au détail, même juste de quoi faire un shoot.
- On doit vendre de la coke en poudre et pas seulement du crack, ce dernier poussant à une consommation compulsive.
- Il doit y avoir des seringues et du matériel neufs en quantité suffisante, ainsi que des containers pour les jeter après usage.
- Les drogues achetées doivent être consommées sur place, pour ne pas importuner les voisins.
- Le lieu de deal/consommation ne doit pas fonctionner plus de 12 heures par jour (pour la tranquillité du quartier).
- Pas plus de 65 clients par jour.
- Les visiteurs sont sélectionnés à l'entrée : uniquement des toxicos locaux de plus de 18 ans. Pas d'étrangers (« narcotouristes ») ni de mineurs, de non-toxicos, de trublions, de personnes visiblement ivres, trop défoncées ou trop clochardisées. Pas question d'emmerder les clients ni d'effaroucher le voisinage.
- Encore moins de se coller une overdose !
- La personne chargée de surveiller l'entrée doit s'assurer que les clients ne causent aucun trouble de voisinage...

Dilemme pour les autorités hollandaises

Faudra-t-il fermer les coffee-shops et faire la chasse aux dealers durant l'Euro 2000 de football ? Que va-t-il se passer quand les Hooligans européens se jetteront sur les drogues en vente libre ? C'est la question très sérieuse que se posent, entre autres, les procureurs généraux du Royaume, partisans d'un tour de vis temporaire. C'est vrai qu'il y a de quoi flipper quand on se souvient des « exploits » des footeux lors de la Coupe du Monde, alors qu'ils n'avaient consommé « que » de la bière. Alors avec le cannabis en vente libre, plus la psilo, l'acide et l'Xta « tolérés », sans compter la coke et autre speed, on imagine facilement l'apocalypse... Mais rassurez-vous, après avoir longuement pesé le pour et le contre, il semblerait que les autorités policières et municipales des cinq villes concernées se soient prononcées contre un retour, même passager à la prohibition. Comptent-ils sur les vertus empathogènes de l'herbe locale pour transformer les Hooligans à crâne rasé en gentils babacools ? ■ **G.C.**

CANNABIS CUP, Les Fric Brothers

D'une réunion confidentielle regroupant quelques producteurs américains, la Cup est devenue une foire internationale réputée. L'entrée est loin d'être gratuite et les marchands font la loi. Une occasion pour Ji Air, notre envoyé spécial à Amsterdam, d'aller prendre la température de la cité batave.

Amsterdam est La Mecque des cannabinophiles.
Un amateur de joints se doit au moins une fois dans sa vie d'aller visiter les coffee shops, les *grow shops*, ces boutiques spécialisées dans l'auto-production et, bien sûr, le Musée du hash. Mais, l'arrivée à Dam est toujours aussi saisissante. Encerclée par des cyclistes énervés, menacée par des tramways impassibles, ma voiture s'affole, mes passagers s'énervent : vite trouver l'hôtel, vite un joint. Tiens donc les cannabinophiles seraient-ils également sujets au manque ?
Sitôt arrivés à l'hôtel, mes compagnons de voyage grillent avidement quelques tarpés bien serrés. Ouf, tout le monde se calme. Il est temps de filer direction le centre-ville pour une tournée des coffee. Je n'avais pas mis les pieds à Dam depuis au moins dix ans et je suis surpris du nombre de coffee-shops. Il y en a vraiment partout, prêts à « accueillir » les nombreux touristes du chichon.
Essayez donc de trouver du Manali ou du King Hassan 2 en France...
Quant aux herbes locales : elles vous arrachent la tête en moins de deux taffes parole de tox !
Entre deux coffee, je scotche sur les nombreuses vitrines exposant généreusement un tas d'accessoires censés vous aider à vous défoncer encore plus, encore mieux. Ici, ce ne sont pas des Tour Eiffel qu'on fourgue aux gogos, mais des shillums.
Un peu plus loin, je tombe sur une de ces boutiques appelées *Smart Shops*. Et vas-y que je te propose tout un tas de saloperies censées t'aider à voir Dieu en face... champignons pour halluciner, ephédrine pour speeder, machin bidule pour baiser, trucmuche pour dormir et... la caisse pour raquer. Merci.
Les marchands ont commercialisé la légendaire tolérance d'Amsterdam et la fourguent dans des petits sachets minables et sans notice. Les puissantes plantes utilisées rituellement dans des contrées lointaines sont ici réduites en concentré surpuissant, en extrait, en liqueur, etc. Il en est ainsi de l'Ayahuasca, ce breuvage sacré en Amérique du Sud qui est ici gobé à la va-vite tel un vulgaire ecstasy frelaté.

Beat génération ou Tontons dealers

Ecoeuré par ce mercantilisme, défoncé, je pars direction dodo hôtel. Le réveil se fera en fanfare : un petit malin a visité les chambres durant notre très cannabique sommeil ! Bilan : plus une tune. Il est clair que les voleurs locaux ont bien capté l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la consommation massive de drogue par les touristes. Complètement « ensuqués » par les substances stupéfiantes, nous dormions comme des (gros) cons bien repus et le pillage pouvait commencer. On se console en se disant que notre stupidité dans une ville comme Rio nous aurait valu la gorge tranchée. Après une halte au poste de police – flics très sympa merci –, nous atterrissons devant la porte voisine du Pax House Party qui abrite la Cannabis Cup. Je tente une percée mais un nervi

cannabisé me stoppe en plein vol : « *Hé p'tit blaireau, faut raquer ici* (traduction approximative) ! » Je réplique hargneusement : « *Je suis un french journaliste et from a drug users magazine !* » Le gros capte que dalle mais devant mon insistance me laisse tout de même pénétrer dans ce temple du cannabis.

Chaque année, depuis douze ans, le magazine *High Times* y organise la Cannabis Cup qui récompense les meilleurs crus du cannabis. L'enjeu est essentiellement commercial, le gagnant de l'année étant assuré de vendre dans le monde entier et à prix d'or ses stupéfiantes semences.

A l'entrée, un panneau précise qu'il est interdit de fumer du tabac sauf s'il est mélangé à du cannabis !

Comme chaque année la Cannabis Cup a un thème et, en 1999, c'était la Beat Generation. Chaque jour de cette semaine cannacupée s'ouvre en hommage à une des icônes de cette époque définitivement enterrée (au fait, les Burroughs et Kerouac, pas sûr qu'ils auraient apprécié ce genre de kermesse).

High Times a donc rameuté une brochette de papys aux tronches sculptées à l'acide qui se sont fait un plaisir de nous faire la leçon.

M. Gaskin, candidat aux présidentielles américaines demande l'amnistie générale pour les personnes emprisonnées à cause d'un délit lié à la marijuana mais précise d'en exclure tous ceux qui ont eu affaire avec les drogues dures...

On vocifère contre l'Oncle Sam, contre la prohibition, le tabac. Un ancien des fameux Merry Pranksters assure que non jamais, il le jure, il n'a usé de drogues légales. Enfin, John Sinclair ex-manager du fantastique groupe de rock les MC5 évoque ses deux années de taule dans les seventies pour possession de deux joints.

Bon et alors quoi ? Les papys se cassent, remplacés par Steven Hager le sémillant rédacteur en chef de *High Times* accompagné d'un autre gars très bavard, en fait le Gentil Organisateur de la société 420 Tours à qui le magazine américain sous-traite l'organisation de l'événement.

M. Hager nous en remet un couplet sur cette sale prohibition et se justifie sur le montant du ticket d'entrée : « *Non, 200 $ c'est pas cher, car vous fumez gratos* ». puis le G.O. prend le relais, balance dans l'assistance quelques sachets d'herbe, histoire de bien montrer que son commanditaire n'est pas un escroc, et annonce les horaires des festivités. Un gars présente fièrement sa nouvelle variété qui culmine à 25 % de THC quand les meilleures colombiennes ne dépassent guère les 8 %...

Serais-je donc tombé dans une secte ayant remplacé un Dieu par une plante ?

A l'étage supérieur, je découvre une foire commerciale. Les producteurs de graines proposent leurs dernières nouveautés, des graines produisant une herbe toujours plus forte, assurant aux jardiniers stupéfaits des productions encore plus énormes, des arômes encore plus fruités et des prix en conséquence évidemment.

Un juteux fonds de commerce

La plupart des stands vous proposent de goûter les produits, ce qui fait que, deux stands plus tard, je suis dans un cosmos total. J'ai mon compte, la nausée m'envahit, vite, il me faut une de ces méchantes drogues dures tant décriées ici pour me remettre.

Dans le Red District, on se croirait rue Myrrha à Paris. Aucun doute, l'Internationale Crackée a établi ses quartiers ici. Je reconnais sans peine ces démarches saccadées et mécaniques, ces gueules ravagées, cette ambiance de misère et d'angoisse qui caractérise les scènes du crack. Quel contraste avec les luxueux salons de la Cup où quelques privilégiés s'empiffrent de cannabis ignorant superbement l'agonie des loosers de la prohibition.

Mais le nombre d'usagers errants me paraît moins important qu'autrefois et ils ont vieilli. La politique de réduction des risques d'Amsterdam a, semble-t-il, réussi à limiter la casse. Concernant le commerce des drogues dites douces, un contrôle plus serré des produits vendus serait profitable à la santé des consommateurs qui n'ont aucune garantie sur la réelle qualité des produits qu'ils fument ou gobent. Les associations impliquées dans le mouvement antiprohibitionniste seraient bien inspirées de réfléchir sur cette dérive de la fameuse tolérance hollandaise : des marchands cyniques ont su pervertir à leur profit l'ambiguïté du système et certains « antiprohibitionnistes » ont fait d'un combat légitime un juteux fonds de commerce. Le cannabis est devenu une industrie qui fait vivre des dizaines de milliers de personnes, d'accord. Mais il est particulièrement énervant de voir ces nouveaux riches des drogues se référer sans arrêt à des valeurs spirituelles ou rebelles.

Tous ces abus risquent fort de provoquer chez les pays les plus tolérants un dur retour en arrière. En Hollande, la production de semences de chanvre « indoor » est en passe d'être interdite et une agence dépendant du ministère de la Santé – inquiet de l'augmentation des taux de THC – devrait bientôt contrôler la culture du cannabis sur tout le territoire.

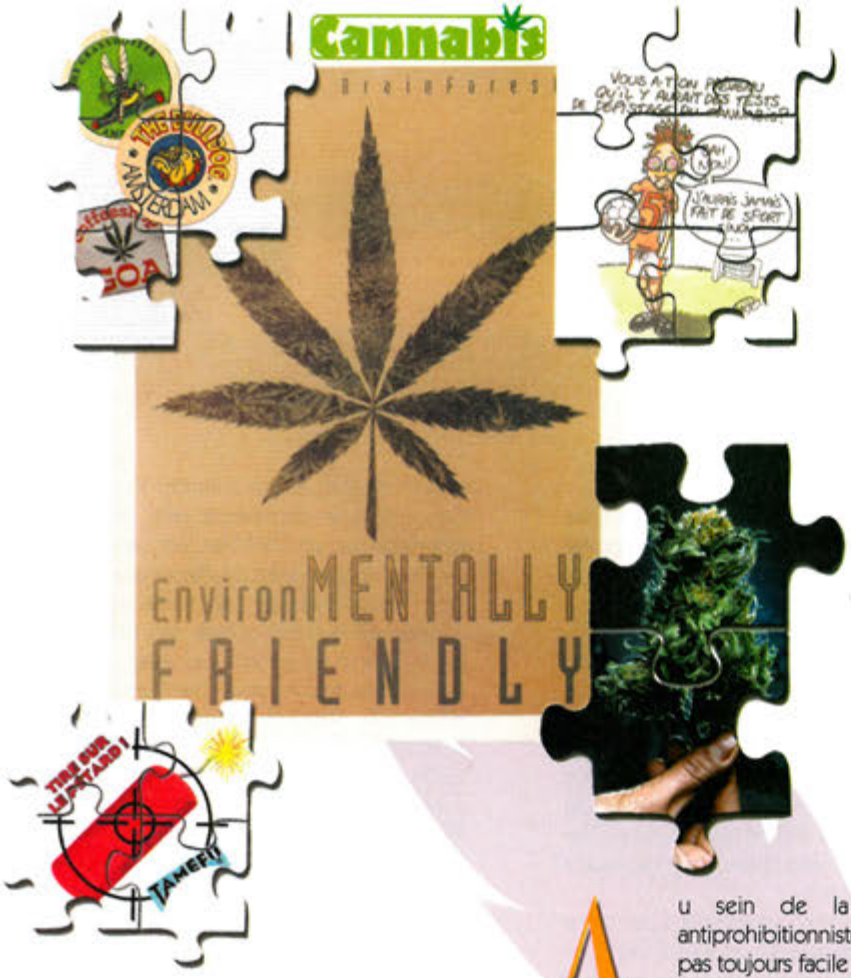
Les drogues, c'est bien trop sérieux pour laisser de simples marchands en contrôler la production et la distribution.

■ Ji Air

High Times, la référence

Le magazine *High Times*, organisateur de la Canna Cup reste depuis 1974 la référence en matière de presse cannabique. Malgré une dérive commerciale certaine, *High Times* demeure une source d'informations sur les drogues encore inégalée, offre à ses lecteurs (plus de un million) des reportages de qualité sur le narcotrafic et dénonce sans relâche les effets pervers de la prohibition des drogues.

www.hightimes.com



Réduction des Risques et Cannabis

Si aujourd'hui nombre de scientifiques reconnaissent enfin la relative innocuité du cannabis « L'herbe qui rend nigaud « n'en reste pas moins une drogue dont l'usage peut poser certains problèmes pour la santé.

Au sein de la planète antiprohibitionniste, il n'est pas toujours facile d'aborder ce sujet très politiquement incorrect. Dans cette respectable mouvance, on a bien souvent tendance – en réaction aux discours alarmistes et mensongers – à « oublier » ces petites mais bien réelles nuisances.

Evidemment, le danger numéro 1 du cannabis est dû à son statut de drogue illicite. Alors, même si, de plus en plus fréquemment, des flics blasés se contentent de confisquer les simples boulettes, gardez toujours à l'esprit que le cannabis reste prohibé. Selon le code pénal, le cultiver rend passible de la cour d'assises. « Dépanner » ses petits copains peut coûter dix ans à l'ombre et une simple consommation une année de taule assortie de 25 000 F d'amende.

Le système respiratoire

La plupart des amateurs de cannabis fument le produit. C'est le moyen le plus simple, le plus rapide pour être stone et pour beaucoup le plus agréable. Mais aussi le moins sain surtout en cas d'usage intensif. Eh oui, inhaler une fumée est toujours nocif pour le système respiratoire et celle du cannabis ne fait pas exception. D'autant qu'on ne mélange généralement à cette drogue dure qu'est le tabac.

Un joint d'herbe pure dégage trois fois plus de goudron qu'une cigarette et cinq fois plus de monoxyde de carbone.

De plus, la fumée du joint est de température plus élevée et souvent inhalée plus intensément et plus longtemps, ce qui est inutile, un simple passage dans les poumons étant tout aussi efficace. Comme celle du tabac, la fumée de cannabis serait cancérigène. Bon on ne va pas rentrer dans la polémique : laquelle des deux fumées est la plus nocive ? Elles le sont toutes deux. Donc évitez de les additionner. Fumez pur dès que vous en avez la possibilité.

Vous avez éliminé le tabac mais est-il possible d'atténuer les dégâts que provoque la fumée de cannabis ? Sans doute oui, grâce à certaines pipes à eau, aux vaporisateurs et autres Aromizer. Bien qu'une étude du Norml, une association américaine pro cannabis, l'ait mis en doute, on peut raisonnablement penser que fumer dans une pipe à eau est moins nocif pour les poumons. La fumée est refroidie par l'eau avant d'envahir vos malheureux poumons – c'est déjà ça de pris. Certaines vapeurs toxiques de la fumée de cannabis sont solubles dans l'eau et donc susceptibles d'y être détruites. Evitez les pipes en matière plastique qui risquent de dégager de méchantes vapeurs.

Avec le développement de l'usage médical du cannabis est apparu tout un tas de nouvelles machines destinées à fumer tout en préservant ses poumons. Le premier de la série est le vaporisateur. Une sorte de décapeur thermique chauffe le cannabis sans combustion et en dégage la substantifique moelle. Ça marche mais c'est assez frustrant car on ne sent pas la fumée. La drôle de sensation d'aspirer du vide est vite contredite par une bonne montée. C'est un appareil très utile pour les personnes malades ou celles qui ne supportent pas la fumée. En version de poche, ça donne le « bubble », un tube en verre au bout duquel on fixe une boule de verre. Placez dans la boule un bout de shit ou un peu d'herbe et promenez une flamme sur le verre, des vapeurs se dégagent alors sans aucune combustion.

L'aromizer présenté lors de la dernière édition du salon consacré au chanvre, le Cannabizness présente l'avantage d'extraire toujours sans combustion les principes actifs de la plante.

La qualité du produit

Autre problème qui se pose lorsque l'on fume, c'est la qualité du produit. Le shit de contrebande, en général, un Marocain de seconde zone, est susceptible d'être coupé à diverses substances (henné, caoutchouc, crotte de chameau, etc.) dont la combustion n'est pas franchement bonne pour vos poumons. Il est préférable de connaître la provenance de votre cannabis et pour cela le meilleur moyen est encore de cultiver sa propre herbe. Le cannabis pousse facilement en intérieur comme en extérieur. Découvrez les joies du jardinage et le plaisir de consommer le produit propre d'une plante que vous avez choyée et vu grandir. Ne vous laissez pas bluffer par les

termes techniques et les discours rébarbatifs de quelques « spécialistes » prétentieux, la culture de l'herbe n'est pas si compliquée, il suffit d'être patient et attentionné. L'autoproduction, outre les joies qu'elle vous procure, vous permet d'éviter de fréquenter les réseaux criminels et aussi de faire de très, très grosses économies.
Disposer d'un produit puissant peut permettre de tirer moins de taffes, donc de moins se polluer les poumons. Un joint de Skunk peut être plus puissant que cinq de maroco.
Pour les personnes malades, aux défenses immunitaires affaiblies, il est conseillé de stériliser son cannabis qui peut être infecté par des pesticides ou des moisissures. Un court passage au four – de préférence micro-ondes – à une température maxi de 160° devrait suffire d'après le Manuel du Cannabis à usage médical.

A vos fourneaux !

Et si vous êtes prêts à vous priver de l'arôme ainsi que du rituel du joint qui tourne et bien mangez maintenant ! Comme toute drogue, le cannabis peut aussi se bouffer. Et là c'est garanti à 100 % et en plus c'est discret. Passez les contrôles de flics, votre boîte de gâteaux blindés au THC sous le bras tout en affichant un sourire niais tendance cannabinophile confirmé. Mais là, attention aux dosages. Car s'il est facile de bien régler son niveau de défonce en fumant, c'est plus ardu lorsqu'on ingère.
Si l'effet est plus long à monter (entre 1/2 h et 1 h), quand il arrive c'est du costaud et plus question de faire marche arrière. C'est parti pour plusieurs heures de ballade cosmique.
Manger le cannabis produit des effets pharmacologiques différents qu'en le fumant car il est transformé par le foie en 11-hydroxy-THC, un métabolite quatre à cinq fois plus puissant que le THC. Il est donc très important de bien calculer la dose, sinon vous risquez une overdose, certes jamais fatale mais sacrément désagréable quand même. Le cannabis se dissout à merveille dans l'alcool (+ de 40°) les graisses.

Dépendance et syndrome amotivationnel

Contrairement à la nicotine, aux opiacés ou à l'alcool, le cannabis ne provoque pas de dépendance physique. Les gros consommateurs seront juste un peu plus irritables et auront une moins bonne qualité de sommeil mais rien de grave.
Certains développent une dépendance psychologique, tout comme d'autres sont accros à Internet ou aux jeux vidéo. Question de caractère.
Le cannabis peut poser problème à

Comme l'an dernier, c'est la Super Silver Haze qui a remporté la cup 99.

quelques consommateurs qui ne maîtrisent pas leur consommation. Bien entendu, sur les centaines de milliers d'amateurs de cannabis, seul un petit pourcentage est concerné, mais il faut le savoir. Aujourd'hui, les nouvelles variétés d'herbe sont extrêmement puissantes, les taux de THC ont explosé, un simple pétard peut vous emmener assez loin et pas toujours là où vous le vouliez. Certaines herbes sont carrément psychédéliques alors si vous vous envoyez une dizaine de pétards par jour, vous serez dans le cosmos, déconnecté.
Il y a des furieux du tarpé qui sont complètement à la ramasse. Traduisez, oui, il existe des « toxicos » du chichon. Bien souvent, ces personnes consomment également d'autres drogues, principalement de l'alcool, ce qui n'arrange rien. Il existe aussi des intégristes du cannabis qui ne jurent que par l'herbe et sont incapables de se bouger sans avoir fumé. Vous savez ce fameux « syndrome amotivationnel » si cher aux psychiatres et autres experts en cervelle, il existe ! En fait, le cannabis ne fait qu'amplifier l'état dans lequel vous êtes. Si vous êtes un dégoûté de la vie, démotivé de tout, fumer du cannabis vous confortera dans cette position. Sinon, vous n'aurez pas à dealer avec ce fameux syndrome amotivationnel.
Bien sûr, les conséquences d'une « toxicomanie » au cannabis ne sont pas catastrophiques comme celles des opiacés, de la coke ou de l'alcool. Le problème n'est « que » psychologique. Tendance inquiétante, de plus en plus de très jeunes ados idéalisent le cannabis au risque de se détourner de toute autre activité. Et cela peut être dangereux.
Le cannabis n'est qu'une plante – certes charmante – mais pas un mode de vie, ni une finalité. Faites gaffe aux jeunes apprentis cannabinophiles.
Certains détracteurs du cannabis accusent cette drogue d'altérer nos cellules reproductrices, d'entraîner des troubles mentaux, l'impuissance, la baisse de la libido et j'en passe et des meilleures.
De nombreux travaux scientifiques ont contredit ces sornettes. Plus sérieusement, certains soupçonnent le cannabis de légèrement déprimer le système immunitaire. D'autres prétendent l'inverse. On attend la confirmation ou l'infirmation de cette accusation.
Un risque qui peut être lourd de conséquence est celui de conduire un véhicule sous l'influence du cannabis. Car si, contrairement à l'alcool, le cannabis ne vous donne pas cette sensation d'invincibilité, il entraîne tout de même une baisse des réflexes et de l'attention.

Cannabis et conduite

Même si, effectivement, les personnes au volant sous l'influence du cannabis diminuent souvent leur vitesse. Leur capacité à rouler droit, à évaluer les distances et à analyser rapidement une situation altérée. Là encore tout dépend de la quantité que vous avez pris. Conduire après avoir bouffé un space cake bien chargé relève de l'inconscience. La conduite sous cannabis est bien moins dangereuse que la conduite sous alcool mais il y a un risque potentiel qu'il est préférable d'éviter.
Et n'oubliez pas : fumer un joint peut aussi vous faire paumer vos clefs, commander une pizza à 4 h du matin et partir dans de furieux fous rires. On dit que le cannabis est une drogue douce, alors n'en faites pas un usage dur.
Et maintenant, roulez !

■ **Ji Air**

* J'attends une récolte aux *Editions du Lézard,* ouvrage complet et très fun sur la culture de l'herbe.

La pilule amère de la réduction des risques

Ce qui devait être le nouveau grand rendez-vous sur les drogues de synthèse n'a été qu'une grande déception. Entre « gentils usagers » et scientifiques jargonnant, Club Health 2000 ne nous aura pas beaucoup éclairés.

Faut-il organiser une conférence internationale sur les drogues de synthèse indépendamment des grandes conférences internationales sur la réduction des risques ?

On était en droit de se poser la question la première édition de Club Health 2000 à Amsterdam s'est révélée décevante sur deux points : d'une part, peu de participants, une petite centaine tout au plus, surtout des Anglo-Saxons, dont une minorité d'usagers. D'autre part, la teneur des problématiques abordées ne présentait que peu d'intérêt. Prévention, testing et neurotoxicité, aucune de ces questions n'a suscité de révélation majeure. Certaines sessions ont même aligné des poncifs du style : « *Si les jeunes aiment les drogues, c'est qu'ils aiment se défoncer* » (sic).

La session, « Vu de la piste de danse », la seule véritablement dédiée aux usagers, n'a attiré qu'une quinzaine de personnes. On y retrouvait Mat Southwell, fondateur de Respect, le groupe d'usagers britanniques, qui parlait cette fois-ci au nom de la *Dance Drugs Alliance*, toute jeune association dont il est également membre fondateur. Mat a présenté une intéressante synthèse de l'histoire de la dance culture britannique. Deux groupes, Eclipse, de Berlin et Unity, d'Amsterdam, présentaient leur travail au sein des clubs et des raves.

Les Allemands et Hollandais, groupes de « gentils usagers » selon leur propre vocabulaire - traduire « *qui ne shootent pas* » – organisent des chill-out. Seul hic, ils ne distribuent ni plaquettes de prévention ni seringues.

La palme de la bêtise revient au groupe Unity d'Amsterdam, qui démonte son stand à quatre heures du matin au plus tard « *parce qu'ensuite le public est trop défoncé pour l'apprécier.* » Lors de cette session, Asud a présenté son travail dans le cadre des free parties. Force est de constater que notre action nous place à la pointe de la réduction des risques, au niveau européen, sinon mondial. Nombreux conférenciers se sont étonnés qu'usagers de l'injection et des drogues de synthèse fassent bon ménage au sein de l'association. Ce pari difficile d'Asud doit être une de nos priorités, tant cette particularité nous distingue des autres associations et fait notre force.

Vous avez dit réduction des risques?

Autre déception, la traditionnelle réunion officieuse des usagers n'a présenté aucun intérêt. Les Hollandais ont poursuivi leur credo sur le thème : « *Nous sommes gentils, nous aimons faire la fête* ». Les Anglais, plus intéressés par une dégustation d'herbe locale, n'ont rapidement plus rien écouté et Asud, devant tant de naïveté, a manifesté radicalement son désaccord.

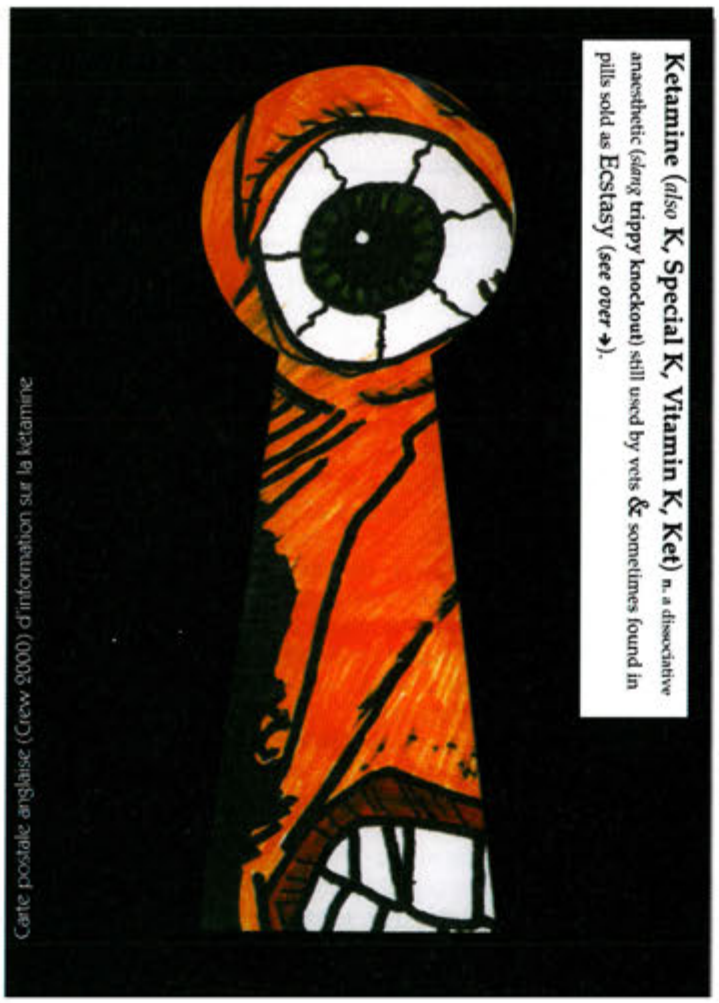
Cette absence de cohérence dans le discours des usagers européens présents n'a pas permis de réagir à un certain nombre d'interventions franchement prohibitionnistes. Seul un certain Adam Winstock, travaillant dans une clinique londonienne, s'est attiré les foudres de la Dance Drugs Alliance et d'Asud lors de son intervention au titre révélateur : Le testing, réduction des risques ou pilule amère ?

Ce « spécialiste », qui n'a jamais pratiqué le testing, n'hésite pas à présenter comme scientifiques les poncifs les plus décriés. Exemple ? Les gens prennent moins d'ecstas quand ils sont mauvais : il est donc souhaitable que les ecstas vendus sur le marché soient de mauvaise qualité (sic).

La session sur le testing a surtout permis de se rendre compte que, pour une fois, la France n'est pas en retard sur les mesures de réduction des risques. C'est le seul pays où il est pratiqué aussi intensivement. En Hollande, les usagers se sont vu retirer le droit de le pratiquer, et les bureaux officiels refusent de tester les produits d'une personne qui « a l'air » d'un dealer (c'est-à-dire s'il est en possession de plus de trois comprimés).

L'Autriche a mis au point un ambitieux et coûteux système d'analyse des produits via la chromatographie en phase gazeuse. Mais il faut attendre une demi-heure pour chaque cachet testé et les intervenants ne font que quelques sorties par an.

Quant aux questions de neurotoxicité, elles ont bien été abordées, mais dans un tel jargon qu'on se serait crûs dans un congrès de psychiatrie. On a reparlé d'études prouvant les effets de l'ecsta sur la mémoire proche, d'hépato-toxicité et de rats crevant de surdose… Globalement, les sessions présentées dans le cadre des conférences internationales sur la réduction des risques présentent plus d'intérêt, ne serait-ce qu'en regroupant tous les types de drogues et d'usages.



Carte postale anglaise (Crew 2000) d'information sur la kétamine

Sarah Tessier-de Haro

Le GHB

la drogue dont on meurt en lisant les journaux

Drogue du rendez-vous du viol, aphrodisiaque fabuleux, narcotique puissant, substance redoutable ? Que de fantasmes circulent à propos du GHB ! Tout le monde en parle (surtout les journaux) mais personne n'en voit jamais. Quelques (rares) Asudiens connaissent ce produit depuis plus de vingt ans.

Le Gamma OH (GHB, appellation anglo-saxonne) ou acide gamma-hydroxybutirique, qualifié de « rêve de biologiste » fut découvert en 1961, par le professeur Laborit (1). Utilisé au départ comme adjuvant en anesthésie générale, c'est une copie conforme d'une substance présente à l'état naturel dans le cerveau : l'acide GABA.

Le GHB, calmant et hypnotique puissant, agit sur le système nerveux central, ce qui permit d'étendre son utilisation au traitement de la narcolepsie (2), de certains troubles du sommeil et de l'alcoolisme. Il fut aussi expérimenté dans le cadre de psychothérapies pour son action relaxante et desinhibante. On lui attribue également des propriétés aphrodisiaques. En France, actuellement, il n'est plus réservé qu'à l'usage hospitalier et vétérinaire.

Le GHB se présente sous deux formes : une poudre floconneuse très légère et d'une grande solubilité ou en liquide incolore légèrement salé. Il est difficile de savoir quel est le dosage précis de la substance vendue sur le marché noir, dans le monde international de la fête. Abus et mélanges divers ont entraîné des incidents et même des morts (3).

Au milieu des années 90, la prescription du GHB fut sévèrement réglementée mais son usage se propagea rapidement dans les pays anglo-saxons. De nombreux sites Internet diffusent le processus de sa fabrication ou le proposent à la vente. Notons qu'il y avait bien moins d'accidents dus au GHB lorsque le produit était en vente libre dans les drugstores américains... ce qui montre, une fois de plus, comment le problème posé par un produit peut-être considérablement amplifié par la prohibition et la presse.

Associé à de l'alcool, le GHB accroît l'ébriété et provoque un coma profond avec amnésie. Il y eut ainsi quelques cas de viols aux Etats-Unis. La presse à sensation s'empara du sujet et contribua à créer une phobie de la *Rape Date Drug* (traduisez la drogue du rendez-vous du viol), à l'instar du Rohypnol qui lui fait bien plus de dégâts.

Un sentiment d'empathie intense

Deux grammes suffisent à provoquer en 15 minutes un sentiment d'empathie intense, proche d'une montée d'ecstasy, qui dure entre une et deux heures.

La communication est grandement facilitée. Si le contexte s'y prête, le GHB peut contribuer à créer une ambiance de forte sensualité. Il peut augmenter les capacités érectiles chez l'homme, amplifier les sensations chez les femmes et intensifier l'orgasme. Mais, au-delà des 4 ou 5 g. le GHB provoquera une somnolence puis un profond sommeil de plusieurs heures avec une intense relaxation musculaire. Mais en cas de résistance à l'endormissement ou de tension nerveuse, le produit peut agir de façon paradoxale, comme un excitant et un euphorisant puissant. Une dose supérieure à 5 g. peut provoquer une perte de conscience et parfois une dépression respiratoire ainsi que des crises d'épilepsie. Un usage quotidien et répété peut entraîner une déprime à l'arrêt ainsi que des problèmes de mémoire réversibles.

Danger et accidents potentiels

L'association avec l'alcool et autres dépresseurs, tels que les opiacés et les benzodiazépines est absolument déconseillée. Le mélange est dangereux. A propos de mélanges, signalons que le cannabis agit comme un antagoniste du GHB ; c'est-à-dire qu'il en annule les effets.

Le GHB n'est pas très commun dans les fêtes françaises mais la publicité faite autour du produit a créé un intérêt certain pour le Liquid E (5) et, parfois, une poudre quelconque est vendue comme tel.

Pour l'instant, le GHB en France reste la drogue dont on parle beaucoup mais que l'on trouve rarement.

Jimmy Kempfer

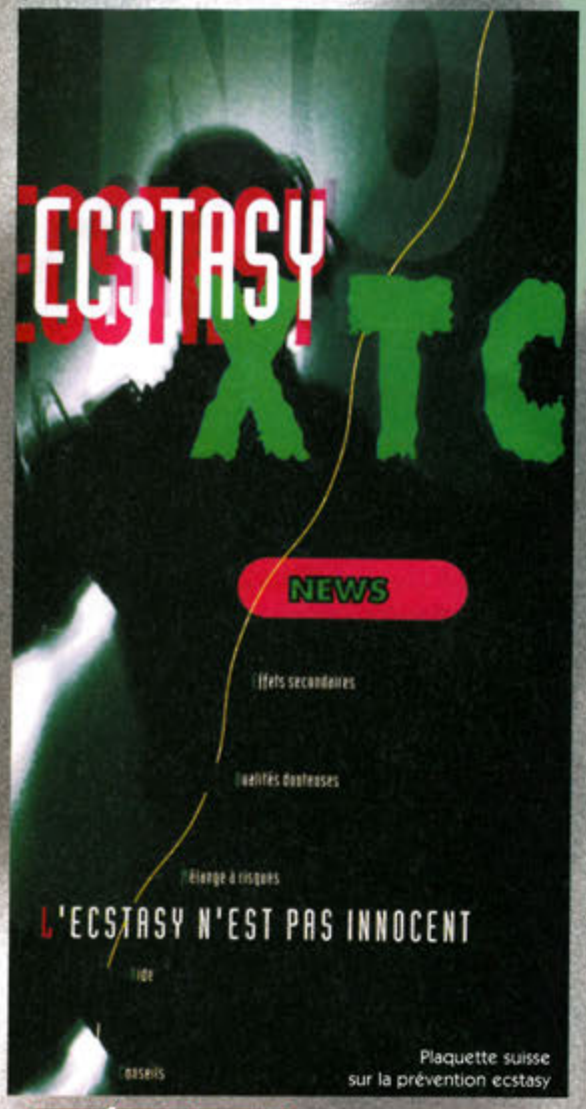
(1) Henri Laborit consomma du GHB deux fois par semaine jusqu'à sa mort.
(2) Narcolepsie, tendance irrépressible au sommeil.
(3) L'acteur américain River Phoenix est décédé d'un mélange d'alcool + opiacés + GHB + calmants.
(4) Empathie, capacité à se mettre à la place de l'autre.
(5) Nom donné au GHB en Angleterre (ecstasy liquide).

GHB Réduisez les risques !

- **Jamais d'association avec l'alcool (même pas une bière) ni calmants ni cannabis.**
- **Ne prendre le volant sous aucun prétexte pour cause d'incoordination motrice et de somnolence.**
- **Au marché noir, le dosage est souvent aléatoire. Ne jamais tout consommer d'un coup.**
- **Penser au préservatif en cas de « passage à l'acte ».**
- **En cas de surdosage, il est pratiquement impossible de réveiller la personne tant que celle-ci est sous l'effet du produit.**

After E Moody blues

L'un des revers de la consommation d'ecstasy, c'est la dépression qui suit. Voici quelques trucs qu'Asud a testé pour vous afin d'atterrir en douceur.



Plaquette suisse sur la prévention ecstasy

L'ecstasy (MDMA, MDA....) perturbe, dans le système nerveux central, le mécanisme d'un neurotransmetteur : la sérotonine, qui joue un rôle important dans l'humeur, l'équilibre, le bien-être.

Après un «Taz» le cerveau manque de sérotonine, d'où la « sale descente », qui correspond à une réelle dépression. Si certains s'en accommodent, considérant que c'est le prix à payer, d'autres vivent des moments d'angoisse, avec parfois une décompensation psychique, une déprime, la *panick attack*. Des chercheurs ayant publié une étude sur l'ecstasy [1] prétendent que la fluoxetine, un principe actif du Prozac, qui influe d'une façon très sélective sur le système sérotoninergique, aurait un pouvoir protecteur pendant quelques heures si elle est consommée en même temps que le MDMA.

Dans une autre étude, Nicolas Saunders [2] affirme que le Prozac limite la dépression chez un tiers des gobeurs. Mais, en général, les consommateurs répugnent à en consommer.

Des trucs à savoir...

Les Anglais l'appellent la « Marmite ». C'est une variante du pot-au-feu. Un grand bol après le trip et deux fois par jour ensuite. C'est naturel, pas cher et drôlement efficace. Ne riez pas ! La viande fibreuse contient quantité de précurseurs naturels de la sérotonine qu'une longue cuisson libère. Le bon vieux pot-au-feu permet de récupérer sensiblement plus vite. Les végétariens peuvent toujours se rabattre sur l'Ovomaltine, une boisson maltée, avec chocolat, banane, autant d'aliments qui contiennent également des précurseurs naturels de la sérotonine.

Une consommation quotidienne d'au moins deux litres d'eau aidera le foie à jouer son rôle détoxiquant.

Une méthode irremplaçable pour bien récupérer, c'est le sommeil naturel. Dormir est encore ce qu'il y a de mieux pour retaper ses neurones.

Un bon chill out et des massages (amoureux ou non) qui décontractent le corps aideront à soulager les crampes et douleurs musculaires, apporteront la relaxation rêvée. Sucreries, fruits secs, agrumes.... pourront compenser la dépense énergétique.

D'autres plus douteux...

Les Smartshops aux Pays-Bas, Allemagne, Suisse... proposent à des prix élevés des packs de After E, (un comprimé de vitamine E, C et B6 et de tyrosine). Leur efficacité est-elle à la hauteur de leur prix ?

On y trouve aussi les boissons isotoniques dont le taux élevé d'acides aminés peut nuire en descente d'X. Là encore, à essayer avec circonspection

Le cannabis a ses adeptes, mais d'autres usagers considèrent qu'il amplifie la dépression. Rien n'a été prouvé, mais des usagers qu'un joint fumé en descente d'acide a entraîné au 36e dessous peuvent témoigner de l'ambivalence de l'herbe magique.

Le millepertuis, plante médicinale, est controversé quant à ses effets d'antidépresseur homéopathique. A vérifier.

Attention, il existe un risque très sérieux de neurotoxicité aggravée en cas de mélange ecstasy-amphétamine (d'où la pertinence du contrôle des produits).

Chez certains animaux, une consommation importante et répétée d'ecstasy peut entraîner la destruction de certaines cellules, celles justement qui sont liées au mécanisme de la sérotonine. Certaines d'entre elles se régénèrent, d'autres non. Et chez l'homme ? L'avenir nous le dira, mais on observe une baisse des facultés d'apprentissage chez certains sujets pour cause d'abus de ces produits. En cas d'antécédents psychiatriques, il y a un danger d'aggravation des symptômes.

■ **Jimmy Kempfer/Sylvain Klein**

(1) *Ecstasy : des données biologiques et cliniques aux contextes d'usage* (Inserm 1998). Ce rapport révèle les séquelles inquiétantes observées chez certains singes après injection d'importantes quantités de MDMA.
(2) *Ecstasy, dance, trance & transformation* (Quick American Archives).
(3) Disponibles sur Internet et dans les drugstores américains et hollandais.

A éviter

- La consommation d'un acide en descente d'X perturbera encore plus la régénération cérébrale.
- L'alcool : qui n'a pas connu une gueule de bois en descente d'acide ne connaît pas l'Enfer !
- Les stimulants naturels comme l'éphedra ou ceux contenant de la caféine comme le guarana augmentent le malaise de la descente.
- Les mélanges de dépresseurs du système nerveux central (tranquillisants, alcool, opiacés...) entraînent une potentialisation croisée (produit multipliant les effets de l'autre) avec risque d'accident, d'overdose et de dépendance.

Pour en savoir plus sur Internet
technoplus.org, proselyt.com (en français)
harmreduction.net, maps.org, ecstasy.org, erowid.org, (en anglais).

PrOduiTS

Alcool-cocaïne pitié pour mon foie !

On dit que la cocaïne permet de « mieux tenir l'alcool ». Mais, en cas de consommation associée de ces deux produits, il ne faut jamais commencer par l'alcool et consommer la coke après celui-ci.

Dans ce sens-là, la dégradation des deux produits par l'organisme entraîne la création d'un métabolite très toxique : le cocaéthylène, particulièrement dommageable pour le foie.

En France, la consommation de cocaïne a considérablement augmenté ces dernières années, entraînant de nombreux problèmes de santé. Les médecins ne sont pas toujours suffisamment formés pour y faire face. En cas d'overdose de cocaïne ou d'abus, avec agitation et confusion, les urgences ou les services de prise en charge prescrivent parfois des neuroleptiques. Si le sujet traité quitte l'hôpital peu après et reprend de la cocaïne, les résidus du neuroleptique risquent de potentialiser les effets et provoquer une overdose plus grave.

Source : P. Beauverie, pharmacien hospitalier.

Bye bye Palfium !

Le dextromoramide, un opiacé de synthèse commercialisé en 1957 par Synthélabo sous le nom de Palfium disparaît de la pharmacopée française.

Ce produit antidouleur fort apprécié des usagers de drogue pour son effet flashant était d'un usage difficile à gérer. En 1961, 10 % des accros l'étaient au Palfium. A Amsterdam, un programme de substitution au Palfium a fonctionné plusieurs années. Pourquoi s'est-il arrêté ? Parce que le Palfium ne tenait pas au corps – flash très violent – plus de trente minutes. Mais, alors pourquoi n'a t-on pas envisagé de le panacher avec de la Méthadone, celle-ci tenant lieu de tapis de sol et les injections de Palfium de cerise sur le gâteau ? Une formule qui a fonctionné en France dans la semi-clandestinité avant l'autorisation de mise sur le marché de la Méthadone et du Subutex.

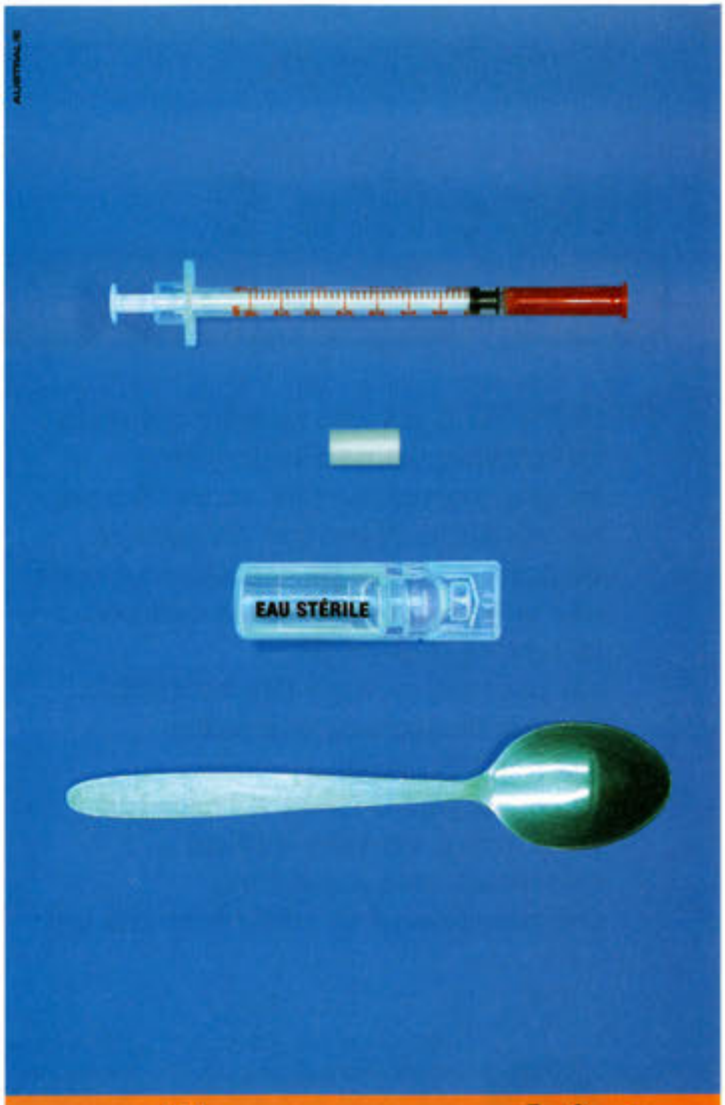
Pourquoi n'a-t-on pas ses règles quand on shoote de l'héro ?

Les usagères d'opiacés le savent bien : prendre beaucoup de came supprime les règles. Ce que l'on sait moins, c'est que cela ne diminue pas le risque de tomber enceinte.

Tout d'abord, un petit rappel. Le cycle féminin, qui dure plus ou moins vingt-huit jours, se déroule en trois phases. Dans la phase initiale, du premier jour des règles au quatorzième jour environ, une hormone appelée oestrogène augmente, jusqu'à atteindre un pic aux environs du quatorzième jour. Ce pic libère deux autres hormones, le LH et le FSH, et provoque l'ovulation. C'est à ce moment-là que la femme est le plus fertile. L'ovulation provoque, à son tour, la libération d'une autre hormone, la progestérone. Cette dernière hormone provoque le gonflement de l'utérus qui se gorge de sang (l'endomètre). C'est la chute brutale du niveau de progestérone qui provoque les règles. C'est le mécanisme hormonal menstruel normal.

Les opiacés (qu'il s'agisse d'héroïne, cocaïne, morphine comme le Skenan ou Moscontin, Méthadone) altèrent la libération des deux hormones LH et FSH au moment de l'ovulation. Conséquence : à son tour, la progestérone ne se libère pas normalement. Ce qui perturbe l'arrivée des règles. Il faut bien comprendre que les opiacés ne bloquent pas l'ovulation mais le développement de l'endomètre (sang et vaisseaux sanguins autour de l'utérus). C'est précisément pour cette raison que l'on peut tomber enceinte alors même que l'on ne se souvient plus de la date de ses dernières règles.

Conclusion : mieux vaut toujours utiliser un préservatif qui, de toute façon, demeure la seule protection contre le sida, l'hépatite B et les autres MST.



Tous ces objets ont un point commun avec un préservatif : ils ne se partagent pas et ils ne doivent servir qu'une fois.

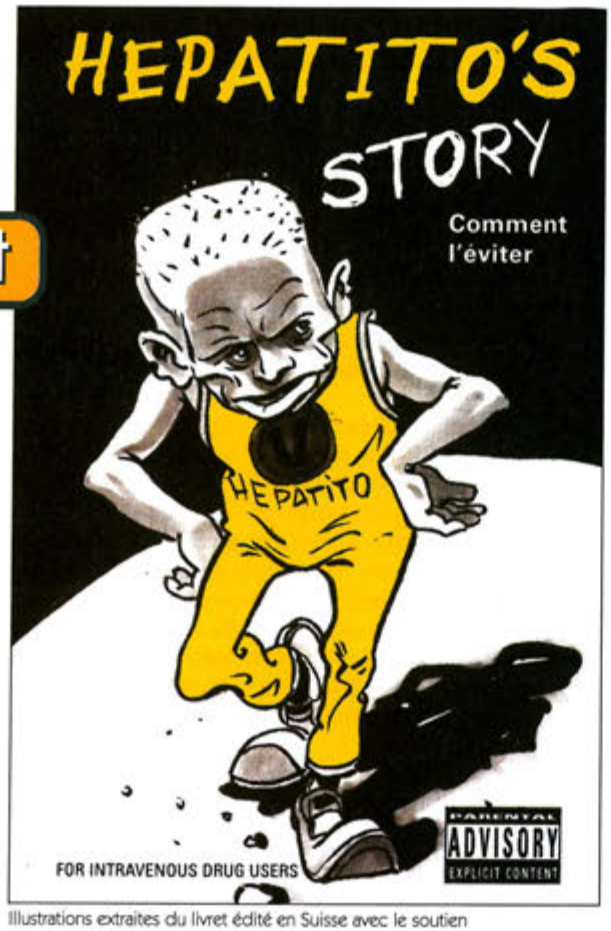
Sida.
Aujourd'hui, on peut faire beaucoup.
Mais rien sans vous.

SIDA INFO SERVICE : 0 800 840 800

MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ - SECRÉTARIAT D'ÉTAT À LA SANTÉ ET À L'ACTION SOCIALE.

Hépatite C
le dépistage avant tout

L'hépatite C est une maladie qui reste mal connue, en particulier parmi les plus jeunes usagers. Actuellement, les médecins s'alarment du nombre de personnes qui ne consultent qu'une fois arrivées au stade de la cirrhose. Le test de dépistage est pourtant devenu très accessible. Nous le recommandons même aux non-injecteurs. En cas de positivité et si l'hépatite reste active, un suivi médical s'imposera avec, peut-être, une ponction et un traitement à la clé.



Illustrations extraites du livret édité en Suisse avec le soutien 0de l'Office fédéral de la Santé publique (Berne)

Si l'hépatite C, dont la contamination se fait par le sang, touche 60 % à 65 % des injecteurs[1], c'est parce que les pratiques d'injection exposent très rapidement les usagers de drogue à cause du partage des seringues et, dans une moindre mesure, à cause du partage du reste du matériel (eau, préparation, cuillère, filtre). Certaines études suggèrent pourtant qu'au-delà de la classique figure de l'héroïnomane ou du « toxico », une contamination existe chez les non-injecteurs.
Ces cas restent obscurs : environ 10 à 20 % des usagers n'ayant jamais eu recours à l'injection seraient contaminés. Ont-ils passé sous silence les quelque shoots qu'ils auraient faits, ou bien ont-ils pris des risques sans s'en rendre compte ? Toujours est-il que, même lorsque l'on est un usager de drogues dites festives, on devrait faire le test de l'hépatite C.
Il faut savoir que plus le dépistage et éventuellement le traitement sont précoces, plus les chances de guérison sont fortes : il est donc fortement conseillé de se faire dépister le plus tôt possible.

L'hépatite C ne touche pas que les « toxicomanes »

Les usagers de drogues non-injectables ne sont pas à l'abri d'une contamination par le partage de doseurs, peut-être des pailles à sniffer. Lorsque l'on vit en collectivité ou si l'on sort en rave ou en festival, il y a un risque accru de contacts sanguins par le partage d'accessoires de toilette contaminés (surtout rasoirs, éventuellement brosses à dents...). Pour le tatouage et le piercing, demandez des garanties sur la stérilisation du matériel. On peut donc très bien attraper l'hépatite C et son virus le VHC sans être un « toxicomane » labellisé.

Un test anonyme et gratuit

Tous les centres de dépistage anonymes et gratuits (CDAG) pratiquent maintenant, en plus du VIH, le dépistage du VHC, le virus qui provoque l'hépatite C. C'est bien pratique pour les plus jeunes, qui ne devront ni payer ni décliner leur identité, juste remplir un formulaire anonyme. Certains CDAG ont une consultation pour les maladies vénériennes et peuvent vous orienter pour une contraception, tout ceci gratuitement (voir liste en encadré).
L'autre solution consiste à se faire prescrire le test par son médecin et à le faire dans un laboratoire d'analyses. Il sera remboursé à 100 %.
Nombre d'usagers ne se font pas dépister pour l'hépatite C parce qu'ils pensent qu'on ne peut rien faire contre l'hépatite C sans passer par une ponction biopsie du foie (PBH). Or, cet examen qui effraie les usagers, souvent à cause des rumeurs entendues, n'est pas toujours nécessaire et ne concerne que les personnes atteintes d'une hépatite C, dite active ou agressive, avec des transaminases élevées. Ces cas risquent, une fois sur trois, d'évoluer vers une cirrhose, parfois plus rapidement qu'on le croit. Tous les usagers devraient d'abord se faire dépister par une simple prise de sang, puis devenir très attentif sur l'hygiène en cas de positivité et démarrer un suivi médical.

Et si je suis positif ?

Un test positif n'est pas une catastrophe. Le suivi médical de l'hépatite est remboursé à 100 % et l'hépatite restera parfois bénigne. Pour les cas plus graves les traitements actuels permettent, sous certaines conditions, une guérison sans séquelles. Au pire, une invalidité pourra être prise en compte.

En cas d'hépatite active

Si vous avez la malchance d'avoir une hépatite agressive, la ponction est un passage obligé pour l'obtention d'un traitement. Cet examen est le seul qui permet de mesurer les dégâts subis par le foie et l'activité du virus (Score Metavir). L'accès au traitement reste moins évident pour les « toxicomanes » et les consommateurs d'alcool, toutefois l'attitude des médecins évolue.
L'équipe du centre La Mosaïque à Montreuil nous a permis de rencontrer trois usagers qui ont accepté de témoigner pour démystifier la biopsie (PBH en jargon médical) : un examen entouré de beaucoup de rumeurs.

La ponction du foie (PBH)

Il existe deux moyens de ponctionner : la voie transjugulaire (par la veine jugulaire) est rarement utilisée, la voie transpariétale (directement dans le foie) est la plus fré-

quente. Une simple anésthesie locale est nécessaire. Pour les personnes trop angoissées, l'anésthesie générale est possible. Abordez la ponction avec calme. Il ne faut pas bouger et éviter de mettre la pression sur le médecin, car une ponction sans douleur nécessite de la dextérité. Evitez de regarder l'aiguille de ponction.
Pour préparer la ponction, on vous demandera d'arrêter de boire. Cette demande se justifie car les effets de l'alcool risquent de fausser l'interprétation de la ponction.
La parole est à Jacky, Odé et Patrick, tous les trois usagers confirmés.
Dans deux cas, la ponction s'est bien déroulée. Dans un autre cas, elle s'est moins bien passée. Selon nous, quatre fois sur cinq, il n'y a aucun problème.

Témoignages

Les médecins ont proposé à Odé une ponction transjugulaire : « *Ça ne s'est pas trop mal passé, ça m'a quand même pris une journée. C'est le temps qu'il faut prévoir, je pense. Les résultats sont arrivés trois semaines plus tard, au Score Metavir, j'atteignais le stade F4, celui de la cirrhose. J'étais catastrophé, je croyais aller bien. A l'époque, je buvais. Le traitement n'était pas envisagé tant que je n'étais pas stabilisé avec l'alcool. On m'a dit de refaire une biopsie dans deux ans. C'est ce que j'ai fait. La deuxième ponction s'est moins bien passée. Le jour du rendez-vous arrive et, là, grosse erreur, je n'avais pas fait la prise de sang pour le temps de saignement (test qui mesure la vitesse de coagulation du sang). Pourtant, je leur avais dit que j'étais très dur à piquer. Du coup, tout le monde s'énerve parce qu'ils n'arrivent pas à me piquer. Ça dure deux heures, on me charcute, on m'emmène au bloc où l'on n'arrive toujours pas à me piquer. Le toubib arrive et me dit :* "Vous saviez bien que vous aviez une biopsie à faire !" *Je lui réponds qu'on arrive pas à me piquer ; je les avais prévenus. Alors là, le toubib craque et me dit :* "Tu changes de crémerie". *Rideau. J'ai tout repoussé à avril 2000.* »

Le tuyau d'Odé aux Asudiens : « *Ne faites pas la prise de sang pour le temps de saignement le jour-même de la ponction, mais allez-y avant. Vous serez moins stressé et pourrez rencontrer l'équipe médicale, ce qui vous permettra de voir comment ils sont et comment ils piquent.* »

Dédramatiser la biopsie

Autre histoire, celle de Jacky : « *J'ai fait un dépistage en 1997. A l'arrivée, on m'a dit :* "Vous avez la C", *et on m'a expliqué gentiment ce que c'était. On ne m'a pas affolé. Mon dossier a été remis au médecin qui me suivait déjà pour la substitution. C'est lui qui m'a donné des explications pendant les consultations et m'a orienté vers l'hôpital pour une biopsie. On m'a dit que c'était une aiguille qu'on met dans le foie. Tout s'est passé très vite et plutôt bien. Je suis arrivé la veille à l'hôpital, j'y ai dormi. Le lendemain, dans la journée, le médecin est passé dans ma chambre, accompagné d'une autre personne. Ils m'ont fait une simple anesthésie locale. J'ai senti la piqûre c'est tout. Je le referai sans problème. On m'a proposé de la Viscéralgine. J'ai bien dormi et, le lendemain matin, j'étais chez moi. L'intervention m'a plutôt redonné confiance dans le système de soins et j'étais content de l'avoir fait. Au final, j'ai eu un score Métavir F4, donc cirrhose. Depuis un mois, j'ai commencé la bithérapie Interféron et Ribavirine et, pour le moment, je supporte bien. En huit ans, j'ai déjà une cirrhose ! Je dis à mes amis d'aller se faire dépister, de ne pas attendre. J'ai un pote qui a la C, l'autre jour je l'ai sorti d'un café et je lui dis :* "Tu as une C non active, alors, ne la réveille pas avec de l'alcool !" »

Le tuyau de Jacky aux Asudiens : « *Désolé pour les jeunes internes qui ont besoin de s'entraîner à piquer, mais je vous conseille de vous faire piquer par un médecin expérimenté. En huit ans, je me paye une cirrhose, je conseille aux gens de se faire dépister vite !* »

Patrick a consommé pendant vingt années et a fait ensuite un passage à la 8,6°. « *Il m'a fallu huit ans pour me décider à me faire suivre pour le VIH et le VHC dépistés en 1984. Depuis 1996, c'est Métha et trithérapie pour le VIH. Il m'a fallu encore deux ans pour obtenir une PBH. Le médecin m'a dit :* "On peut le faire maintenant parce que vous êtes stabilisé pour le VIH et que vous avez cessé de boire." *Pour la ponction, on m'a donné les consignes suivantes :* "Ça va prendre 24 heures. Vous devrez rester allongé. Vous amenez votre Méthadone et votre trithérapie." *Je suis donc arrivé à l'hôpital le matin à 10 h. J'ai posé mon sac dans la chambre, puis on m'a fait une prise de sang pour mesurer le temps de saignement. Petit repas dans la chambre et, un peu plus tard, une infirmière arrive et me fait une piqûre anxiolitique. Elle me dit de m'allonger. Le médecin arrive, me fait la piqûre d'anesthésie locale et me dit de tourner la tête pour éviter que je voie le matériel de ponction. Je n'ai rien senti au moment de la ponction. J'ai demandé si je pouvais regarder et j'ai vu que j'avais un pansement avec un peu de sang. On m'a donné deux Viscéralgine forte et on m'a dit de ne pas trop bouger le bras droit. A 19 h, j'en avais un peu marre, même s'ils m'ont très gentiment laissé mes clopes.*
A 5 h du matin, j'ai demandé qu'on débranche le tensiomètre autour du bras qui me faisait mal. Autre problème, c'est très difficile de pisser dans un tuyau si on est allongé, je voulais me lever. Finalement, je suis sorti à 13 h après que l'on m'ait servi un repas. »

Le tuyau de Patrick aux Asudiens : « *Pensez à pisser avant la biopsie car c'est difficile de la faire en position allongée. Dans le service où j'étais, le médecin est une femme qui pique bien, tous ceux que j'ai vu n'ont rien senti, il faudrait se passer les bons tuyaux. L'information sur la biopsie et l'interprétation du score Métavir, c'est mon médecin qui me les a données. A l'hôpital, on ne m'a pas dit grand-chose.* »

■ **Enquête réalisée par Etienne Matter**

(1) *Indicateurs et tendances, OFDT 1999, p. 143*

Remerciements à Patrick, Jacky, Odé, au Docteur Goisset et Professeur Morcellin.

Sélection de CDAG*

Paris

- 75001 01 42 61 30 04 (MST)
- 75004 01 42 78 55 53
- 75010 01 49 95 82 41
- 75013 01 42 16 10 53 (sourds)
- 75014 01 45 43 83 78 (sourds) et 01 40 78 26 56
- 75018 01 40 25 84 34 (MST) et 01 42 09 07 07
- 75020 01 47 97 40 49

Banlieue

- 77 - Melun 01 64 87 62 00
- 78 - Versailles 01 30 97 73 00
- 91 - Evry 01 69 36 71 71
- 92 - Nanterre 01 40 97 97 97
- 93 - St Denis 01 49 40 65 10
- 93 - Bobigny 01 48 95 51 72 (MST)
- 94 - Créteil 01 43 99 75 00
- 95 - Cergy 01 34 25 25 25

Pour la province,

Sida Info service 0800 840 800

* Centre de dépistage anonyme et gratuit

L'abc des abcès

Ça nous est tous arrivés, au moins une fois dans notre carrière d'adeptes de la shooteuse : un « taquet » un peu raté et, le lendemain, une enflure douloureuse au point d'injection, avec la peau rouge et brûlante. Et qui enfle au fil des heures et des jours : un abcès...

Lorsqu'on évoque les risques liés à l'injection de drogue, tout le monde pense généralement sida, hépatites, overdose, embolie, endocardite, mais les abcès...
On n'en parle pas : c'est juste moche, pénible, même pas associé à un risque vital. Tout juste si on n'en a pas honte. Pour bien des toxicos, c'est « un truc de zonard », comme d'avoir des poux ou des dents pourries : un stigmate de la pauvreté et de la négligence, un manque d'hygiène.
Beaucoup hésitent même à en parler à leur médecin traitant, de peur de se voir sucrer leur prescription : lui montrer son (ses) abcès, c'est avouer implicitement que, non seulement, on continue à shooter en « détournant » sa substitution mais, qu'en plus, on fait ça n'importe comment, comme un vrai cochon.
Alors, comme avec les avis d'huissier, on préfère laisser courir, en espérant que les choses se tasseront d'elles-mêmes. Pire, on essaie de se soigner tout seul – en le pressant pour le faire « mûrir » ou en l'incisant d'un coup de lame. Résultat des courses : dans un cas comme dans l'autre, l'affaire finit généralement au service des urgences... ou même au cimetière !
Car, même si les abcès ne sont pas directement mortels, la vogue de l'injection de cachetons en a fait, depuis quelques années, une constante quasi quotidienne de la vie de bien des usagers de drogue, surtout parmi les plus démunis. Il ne s'agit pas de petits bobos sans importance : mal ou pas du tout soignés, ils peuvent causer une gangrène, une amputation ou pire une septicémie (infection générale du sang) potentiellement mortelle.
C'est pourquoi il importe, non seulement de les prévenir, mais aussi de savoir les reconnaître et les soigner à temps...

Qu'est-ce qu'un abcès ?

Il existe deux sortes d'abcès consécutifs à une injection : les abcès d'origine infectieuse, provoqués par des bactéries qui pénètrent sous la peau, à cause de conditions d'hygiène insuffisantes.
Les abcès causés par un corps étranger – particules d'excipients insolubles, poils, fibres de coton... Les uns, généralement mous, chauds et douloureux, ont tendance à gonfler et à suppurer abondamment, tandis que les autres forment plutôt une boule dure, moins chaude, qui se transforme en kyste. Cette distinction est loin d'être étanche : la plupart des abcès dus à un corps étranger s'infectent et se mettent à suppurer, allant jusqu'à causer une gangrène des tissus.

« *Les plus durs à soigner,* affirme le Dr.V, un médecin spécialisé dans le soin aux usagers de drogue, *ce sont les abcès causés par toutes les saloperies qu'il y a dans les cachetons : Ils s'infectent quasiment à tous les coups et sont en plus très durs à nettoyer, du fait qu'il y a beaucoup de particules qui forment comme une constellation de mini-abcès enkystés. J'ai une patiente qui a perdu 7 centimètres de fémur, et je ne sais pas encore si on va pouvoir lui sauver la jambe...* »

Comment les prévenir ?

La meilleure prévention des abcès, c'est évidemment de ne pas shooter. « *Mais si vous shootez,* poursuit le Dr.V, *l'important, c'est une hygiène rigoureuse : nettoyer ses mains, la cuillère et le point d'injection avec un tampon alcoolisé ou, au minimum, de l'eau et du savon. Et puis, bien sûr, utiliser une pompe neuve et de l'eau distillée. Toutes ces précautions ne servent plus à rien si on manipule son matos avec des doigts sales ou si on le pose sur le sol des chiottes publiques... Par ailleurs, je déconseille l'injection de médicaments à cause des particules d'excipients, même invisibles à l'œil nu. Si vous le faites quand même, filtrez la mixture très soigneusement. Attention à ne pas embarquer des fibres de coton ou de filtre à cigarettes !* »

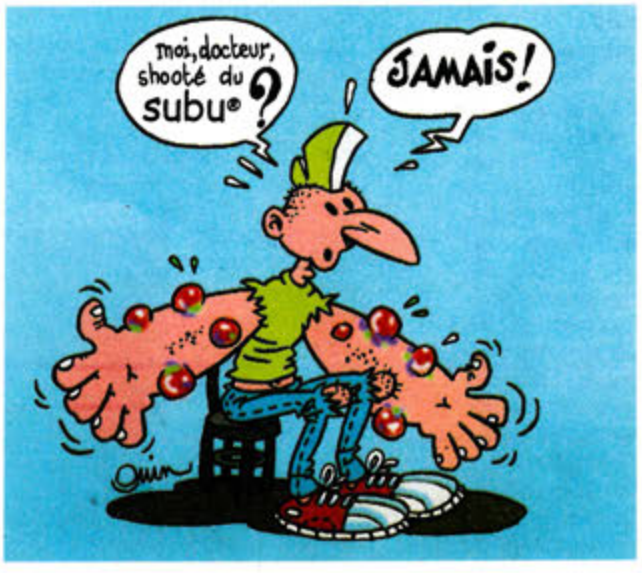
Comment les reconnaître et que faire ?

L'usage massif d'agent acide (citron etc.) depuis quelques années fait qu'on s'aperçoit vite – à la douleur cuisante – qu'on a « tapé à côté » et qu'un abcès est à craindre. Dans tous les cas, celui-ci se manifeste au bout de quelques heures (un jour et demi au maximum) par une rougeur enflée, chaude et douloureuse au point d'injection. Il continue d'enfler jusqu'à atteindre parfois la taille d'une balle de ping-pong. Dans les cas extrêmes (pas soignés à temps), c'est tout le membre concerné qui peut enfler démesurément, causant des élancements insupportables et une fièvre de cheval. A ce

stade, la seule solution est le service des urgences de l'hopital le plus proche...
Pour ne pas en arriver là, le mieux est de prévenir le risque d'abcès aussitôt après le shoot raté, en scotchant sur le point d'injection une compresse imbibée d'Hexomédine Transcutanée* qu'on changera deux fois par jour jusqu'à résorption de l'enflure. Pour un abcès déjà formé (48 h ou plus), gonflé et douloureux, d'une sale couleur rouge violacée, une seule solution : le médecin. Selon le degré d'évolution de l'abcès, il pourra soit vous prescrire un traitement à base d'antibiotiques (contre l'infection), d'applications de poches de glace et de compresses d'Hexomédine, soit inciser et drainer l'abcès – une petite opération désagréable (aaah le look et l'odeur du pus !) mais anodine et pas trop douloureuse.
Même chose en cas d'éclosion spontanée de l'abcès : nettoyez l'essentiel du pus, collez un pansement alcoolisé et allez vite faire drainer le reste !
Si vous préférez ne pas avoir recours à votre médecin traitant, vous pouvez toujours aller aux services des urgences de l'hopital (de préférence là où il y a un Ecimud* (voir les pages adresses)?

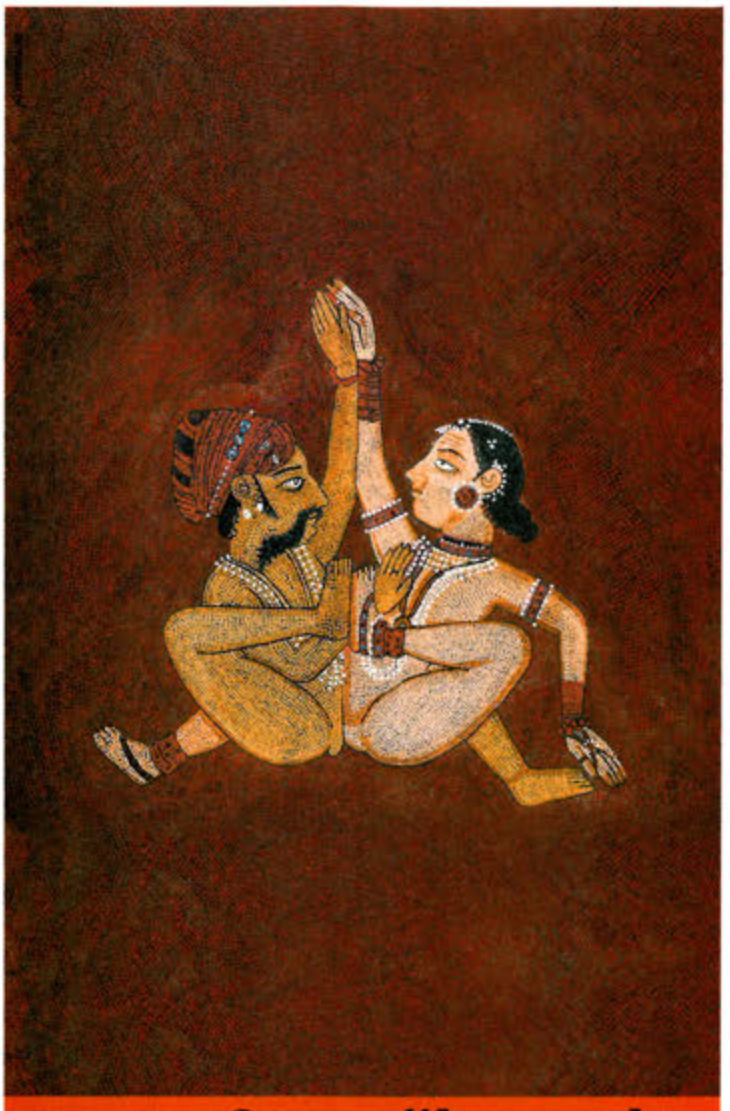
* Equipe médicale d'intervention auprès des usagers de drogues

■ **Gilles Charpy**



Surtout ne pas faire

- Evitez la politique de l'autruche et la méthode Coué : plus vous attendrez et pire ce sera.
- Non, ça ne passera pas tout seul, même si vous le voulez très fort !
- Ne pas appuyer sur l'abcès ou essayer de le masser : ça ne fera que l'irriter et diffuser le pus.
- Ne pas shooter à proximité de l'abcès : vous risqueriez d'envoyer du pus dans les veines.
- Ne surtout pas essayer de s'inciser soi-même : n'étant pas médecin, vous ne feriez qu'aggraver les choses et n'arriveriez sûrement pas à drainer tout le pus.
- Enfin et surtout, ne pas croire qu'il s'agit d'un bobo anodin, vous risquez d'y perdre un membre ou même la vie !



Ce qu'il y a de plus facile dans la brouette japonaise et la toupie enchantée, c'est de mettre un préservatif.

Sida.
Aujourd'hui, on peut faire beaucoup.
Mais rien sans vous.

SIDA INFO SERVICE : 0 800 840 800

MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ - SECRÉTARIAT D'ÉTAT À LA SANTÉ ET À L'ACTION SOCIALE.

Notre Culture

Témoignage

***Erwann Menthéour, Secret défonce,* Editions Jean-Claude Lattès (1999)**

Sur le cyclisme et en particulier sur le dopage dans le milieu sportif, on apprend par la voix d'un ex-espoir n°1 du cyclisme* que les pratiques addictives sont tellement entrées dans les mœurs qu'il existe autour des équipes des dealers attitrés et des trafics qui font régner la loi de la ségrégation par le fric. Chez les cadors, de super-produits sont vendus mais, en bas de l'échelle, le prolétariat du peloton tourne avec des saloperies coupées. Aux plus mal lotis, les champions revendent des produits de bonne qualité qu'ils auront au préalable coupés. Savez-vous à quand remonte le dopage ? On recense les premiers cas de dopage à l'Antiquité, lors des premiers Jeux olympiques. Les Grecs consommaient diverses plantes augmentées de sang de chèvre durant leur entraînements. Dès l'an 300 avant J.-C. des athlètes ont été disqualifiés pour une consommation de champignons (!) et de protéines animales...

En 1924, les coureurs du Tour de France ont expli-qué au reporteur Albert Londres leurs petits secrets pour grimper les cols : chloro-forme, cocaïne, morphine, etc. L'évolution des produits et des performances ont marché de pair jusqu'à aujourd'hui. Quand, en 1967, après un ultime tour de pédalier en tête de l'étape du Tour de France, le coureur anglais Tom Simpson, défoncé aux amphétamines, est décédé en grimpant le Tourmalet, le monde du cyclisme a été mis à l'index, dénoncé comme les plus gros consommateurs des sportifs de haut niveau. Et le Tour de France fut jugé comme une course gagnée haut la seringue par les cyclistes aux pratiques particulièrement pointues.

■ **Philippe Tessier**

* A Asud, on dirait : « une grosse balance ».

Alfred Mac Coy, *Marseille sur héroïne* (L'esprit Frappeur)

Spécialiste du trafic d'héroïne international, Mac Coy est prof de géopolitique, spécialiste de l'Asie du Sud-Est. Son ouvrage met en lumière les liens entre trafic d'héroïne, pègre corse et partis politiques français entre 1947 et 1972. Il expose comment la CIA, pendant la Guerre froide, a favorisé le trafic d'héroïne pour sceller son alliance avec le milieu corse et le parti socialiste marseillais, afin de contrer l'influence du parti communiste. On apprend aussi avec intérêt l'alliance informelle entre le Milieu et le pouvoir politique tolérant ce trafic du fait que celui-ci était dirigé vers l'exportation, en l'occurrence vers les Etats-Unis. A l'époque, la municipalité socialiste avec Gaston Deferre ou, plus tard, les gaullistes ont su utiliser la pègre marseillaise (Guerini avec le PS ; Francesi avec les gaullistes, le SAC). L'auteur soutient que la France est devenue un état répressif (démantèlement de filières et de labos, Loi de 70, le jour où l'héroïne s'écoula dans l'Hexagone...) Ainsi, les stupéfiants ne sont pas seulement un fonds de commerce pour les différents milieux mafieux mais un enjeu politique qui se joue par dessus et contre les peuples et dont le seul et unique dindon de la farce reste l'usager.

■ **David dit le Blob**

Sinibaldo de Mas *Un ambassadeur à Macao* (L'esprit Frappeur)

Déjà en 1861, l'auteur, grand voyageur portugais ayant vécu les guerres de l'opium (1839-1858) avec la Chine, prédisait qu'interdire l'usage de l'opium, à cause des abus de certains, revenait à interdire les rasoirs comme armes favorites des égorgeurs. Et déjà, à l'époque, Chinois et Occidentaux, pour qui l'opium était une denrée normale, au même titre que le tabac ou le café, n'hésitaient pas à inventer les plus mensongères excuses sanitaires, morales, ou religieuses... pour diaboliser un produit séculaire totalement intégré socialement. Un petit ouvrage d'une étonnante modernité sur les dessous et les secrets diplomatiques d'un conflit, dont l'opium était le prétexte et l'enjeu. En prime, de nombreux détails sur la consommation, la contrebande....

■ **Jimmy Kempfer**

M.-J. Audersert, J.-B. Held et J.-F. Bloch-Lainé *Les drogues, un piège*

(De la Marinière Jeunesse)

Le docteur Bloch-Lainé, qui suit depuis longtemps des lecteurs d'Asud. Mais vient de co/-signer un ouvrage où l'on apprend que les usagers d'ecstasy gobent et « *ne se sentent plus paralysés par la peur* ». Qu'on les reconnaît à leurs « *yeux révulsés* ». Les héroïnomanes eux se « *piquent sous la langue, sur la verge ou dans une grande ou petite (sic) lèvre de la vulve* ». *Les sevrages à l'hôpital sont des jours de paix* ». Cet ouvrage a été co-écrit avec deux journalistes « *spécialistes* » des adolescents à qui il est censé s'adresser. A notre avis, ils sera contre-productif. Beaucoup trop de clichés et de recherche de sensationnalisme. De nombreux jeunes connaissent mieux la réalité de certains produits cités que les auteurs. Ce qui décrédibilise l'ensemble. Un bon point pour l'argumentaire qui démonte la théorie de l'escalade des drogues « douces » vers les « dures » ainsi que pour les chapitres sur l'alcool et le tabac.

■ **J.K.**

Barbara Hodgson, *Opium, histoire d'un paradis infernal* (Seuil)

« *Oh Opium ! Juste, subtil et conquérant !* » Sur cette citation de Thomas de Quincey dans les *Confessions d'un mangeur d'opium*, débute l'ouvrage historico-culturel consacré à l'opium. Dans ce beau livre, l'auteur nous plonge dans l'ère opiumaniaque du XIXe siècle et du début du XXe, en Asie ainsi que son commerce, qui fût la cause de deux conflits opposant la Grande-Bretagne et la Chine.

L'auteur évoque sa consommation en Europe, où, comme ses petites filles la morphine et l'héroïne, fut l'apanage d'une élite artistique. Il circule notamment dans le monde littéraire, qui en fait une consommation effrénée, à la fois en fumette mais aussi mélangé à de l'alcool (Laudanum). Pléthore de romans, nouvelles poèmes... lui seront consacrés. L'aspect négatif, sordide de l'usage d'opium est aussi montré. En effet, le suc de pavot n'entraîne pas les mêmes conséquences en termes d'addiction, selon que l'on soit riche ou pauvre. Ainsi, la description des fumeries ne nous donne à voir que cloaques, bouges, caves enfumées peuplés d'« *esclaves* » hagards.

Une autre partie du livre répertorie la profusion d'usages pharmacologiques de l'opium, utilisé pour soigner tous les types de pathologies (de la pousse de dents des bébés, jusqu'au typhus). Parmi les curiosités de l'époque, on apprend que la « substitution » à l'opium n'était autre que... la morphine. L'ouvrage ne présente pas l'opium « *sous un jour favorable* » mais demeure pour tous les curieux un joli livre d'images d'époque sur la saga de cette plante reine, le pavot.

■ **David dit le Blob**

Policier

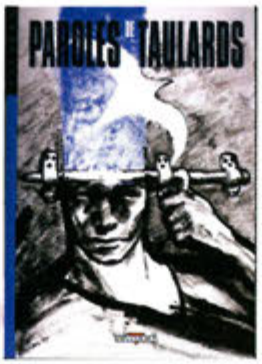
Dominique Sylvain, *Techno Bobo* (Viviane Hamy)

Au rayon de la littérature dopée qui a inondé les linéaires en 1999, ce roman féminin sort du lot. Polar français incisif à l'humour méchant écrit par une Dominique Sylvain, qui a subi son flash d'inspiration dans la musique techno. L'auteur s'attelle donc à son roman et boucle une fiction mouvementée aux rythmes hardcore, ecstasy et kétamine. Sombre affaire de prostitution aux prises avec un boysband et des DJ's « cheloux » qui mixent et dealent entre Etretat, Paris et Ibiza, et Louise Morgan, la privée, super canon qui n'a froid ni aux yeux ni aux jambes. Belle débrouillarde, déjà efficace dans les polars *Travestis* et *Sœurs de sang*, notre experte, plus forte que les gars de la crim, fera exploser l'affaire, dans un style acide aux accents british.

■ **P. B.**

Bande dessinée

Paroles de Taulards
Editions Delcourt



A la prison de Blois, pendant plusieurs mois, des ateliers d'écriture ont permis à six détenus d'évoquer leur vie carcérale, de se raconter. Quelques heures régulières pour dire la vie derrière les barreaux. Puis vint la rencontre entre Corbeyran, un auteur professionnel de BD. Des deux côtés, un échange de savoir s'est établi. L'illustrateur a écouté les histoires et lu les papiers des prisonniers. Eux se sont intéressés au travail du dessin, à cette forme d'écriture qui devient scénario. Publié par le Festival BD Boum, *Paroles de Taulards* porte l'histoire d'une aventure profession-nelle étonnante, un album collectif où la dimension humaine est toujours présente, à travers des auteurs et des sensibilités différentes.

Sur des planches en noir et blanc, 14 récits à bulles, drôles ou tristes, caricaturaux, ironiques ou oniriques, forment un kaléidoscope de ces vies rarement représentées, de ces vies que l'on cache derrière les murs, en marge de nos cités. ■ **P. B.**

Cinéma

Un PUR MOMENT de rock'n'roll

Long-métrage français de Manuel Boursinhac.
Adaptation libre des nouvelles de Vincent Ravalec, 1h45

Censé lever les tabous sur la drogue, le premier long-métrage de Boursinhac passe – de justesse – la barre des polars français où la came mêle le spectateur au Milieu, au monde des dealers, fourmis, policiers vertueux ou véreux. Sans oublier les tortures psycho-physiques de l'usager en manque, les verrous de la justice et... le retour à l'ordre républicain.

Un pur moment... sort de ces clichés et cherche à cadrer une réalité de terrain (le carré autour de Stalingrad est répérable). Démystifiant donc sans être socio docu, la fiction suit le quotidien de drogués parisiens, au rythme des grandeurs, éclates et misères de la came. Montrer des drogués dans leur vie de tous les jours posait à la réalisation la question de la représentation du monde de la drogue. Boursinhac et ses acteurs ont refusé la méthode de l'immersion. Vincent Elbaz dans le rôle principal d'Eric s'explique sur le sujet : « *La drogue, ce n'est pas que squat et banlieue... il y a des drogués dans tous les milieux. Je peux aller dans les hôtels de luxe en observer aussi. Dans le scénario, il y avait des personnages parfaitement écrits par Vincent Ravalec qui connaît bien son sujet.* »

En effet, les nouvelles de Ravalec *Un pur moment de rock'n'roll* et *Les clés du bonheur* ont bien servi au scénario. Question de crédibilité.

Si l'optique n'est pas radicalement moralisatrice, sur le credo : « *Attention, la drogue, c'est-que-de-la-merde* », la trame générale du film reste manichéenne. Avec la volonté objective de montrer une situation sociale et psychologique contraignante (prohibition et dépendance), les scènes montent en crescendo, avec le rapport au fric détestable, balisé de vols et de trahisons.

De souffrances humaines aussi.

Il y a pourtant de bons moments où de franches déconnades accompagnent le partage de la dope mais, globalement, l'approche du plaisir lié aux drogues est maniériste. Comme vue de l'extérieur. On sent bien que le sujet du film est ailleurs. Le réalisateur en convient : « *Ce n'est pas autobiographique, mais j'ai des amis très proches qui sont morts de la drogue. Ce n'est pas un hasard d'avoir fait ce film en premier. Il y avait urgence. Urgence à le faire, urgence à traiter ce sujet. La toxicomanie est un problème particulièrement brûlant en France.* » Toxicomanie, le mot est lâché et avec lui son imaginaire infernal qui brûle la pellicule. *Un pur moment* est une descente aux enfers avec rédemption. Mais au final peu *de rock'n'roll.*

■ **Patricia Bussy**

Fiona de Amos Kollek, long-métrage américain (1999)

Plus poignant, *Fiona*, le dernier film d'Amos Kollek, nous fait entrer dans un New York blafard où dérive Anna Thomson, l'actrice fétiche du réaliseur, déjà remarquée l'an dernier dans *Sue perdue dans Manhatthan*. Elle revient dans les mêmes artères, son corps en hiver errant dans les rues, de bars en apparts ou crackhouses. Un univers hanté de façades et figures déglinguées. Dans cette fiction, les drogués, putes et autres clients sont vrais, pris par une caméra à l'épaule dans le Lower East Side et dans leur propre rôle.

Ces usagers durs, filmés en première prise, au ras du garrot et de manière ultra réaliste, sans faux-fuyants d'image, gardent pourtant une dignité et une humanité fortes. Même au plus fulgurant de l'excès, jusqu'à l'OD parfois, il y a toujours une place pour la sensualité ; celle des corps, de la musique, de la vie en somme. Malgré la radicalité des images, les personnages ne sont pas instrumentalisés pour démontrer l'horreur de la drogue. La came omniprésente n'est pas le sujet du film. Elle n'est donc pas prétexte à un scénario moralisateur, alarmiste ou larmoyant. La violence, elle, est partout avec en contrepoint ici des consolations compulsives, qui se nomment drogue, amour, musique... montrées à l'écran sans jugement. ■ **P. B.**

La lucha continua

Les premiers pas des organisations d'usagers et ex-usagers de drogues espagnols commencent en 1992. Miguel de Andrès, un camarade de Barcelone, ayant constitué un collectif très actif (Asut) rappelle les voies de l'auto-support en terre ibérique.

Une association d'ex-usagers pour la réinsertion sociale (Aecgris) a constitué, en 1992, le premier collectif d'auto-support pour séropositifs à Barcelone.
Ils organisent un programme d'échange de seringues dans les locaux d'un centre mobile. L'association coordonne une antenne thérapeutique de rue, trois programmes d'échange de seringues et gère un appartement protégé d'insertion. Mais leur discours sur les drogues est plus axé sur... l'abstinence. Passons.
En 1994, un groupe d'usagers traités à la Méthadone se retrouve régulièrement dans un bus, à la périphérie de Barcelone. De leur réunion hebdomadaire en présence d'éducateurs de rue, naîtra l'idée d'un journal trimestriel. *El Blues del Metabus*, parvenu à son 13e numéro, a reçu un bon accueil. Consolidé en groupe d'usagers et de professionnels, le collectif (l'Aupam) organise des tables rondes dans des institutions autour des problèmes de la drogue, des programmes d'échange de seringues, des actions pendant la journée mondiale du sida.

Pour une consommation responsable

L'Association libre antiprohibitionniste (Ala), groupe d'auto-support de Barcelone, créée en 1995, s'autofinance grâce à la vente de ses publications (livres, magazines, pins, etc.) et organise, chaque année, une conférence sur les drogues. Une semaine avec conférences et projections de films se termine généralement par une grosse teuf psychoactive ! Le jour de San Canuto (en espagnol, *canuto* désigne un joint de cannabis), 500 personnes se sont retrouvées, pétard au bec, sur la Plaza Real de Barcelone en exigeant la légalisation de toutes les drogues.
Avec ses militants, Ala s'active pour la modification des lois antidrogues, la dépénalisation de leur consommation ainsi que pour la libération des citoyens détenus pour des questions de drogues.
En 1996, à Barcelone une association de professionnels dans le domaine de la « toxicomanie » (le groupe Igia) a organisé un séminaire sur les stratégies de coopération européenne entre les usagers de drogues et les professionnels de santé. A cette occasion, des membres d'Asud Marseille ont pris contact avec les groupes d'auto-support espagnols.
En 1997, en collaboration avec la Croix-Rouge de Barcelone (Saps), l'association Asut a été créée avec des usagers de drogues (et les personnes que ça intéresse). L'objectif affiché étant de promouvoir la participation des consommateurs et ex-consommateurs de drogues, dans les interventions d'intérêt sanitaire et social.
Le groupe catalan Meta-Morfosis édite une revue (éponyme) des usagers espagnols de Méthadone avec la collaboration de l'Organisme technique de drogues dépendances (Département sanitaire) et la Croix Rouge.

Miguel de Andrès (Asut, Barcelone)

Objectifs d'Asut (Asociación Somos Utiles)

- La réduction des risques liés à la consommation.
- La lutte contre la discrimination des usagers.
- Le dialogue avec les responsables politiques chargés des plans de toxicomanie afin d'inclure la vision des consommateurs dans leurs stratégies de prise en charge et de prévention.
- Les relations continues avec d'autres organisations, nationales et internationales, qui poursuivent des objectifs similaires.
- L'engagement d'Asut auprès du réseau international pour promouvoir la création d'autres groupes autonomes.

En 1999, Asut a reçu une subvention de la Mairie de Barcelone pour élaborer du matériel de prévention pour l'usage de drogues injectables et prévoit le lancement de la revue Cometa en mars 2000.
En 1999, deux nouvelles associations ont été créées : Aummo et Asur (jumelée avec Asut).

Asut, avenida Drassanes, 13-15
08001 Barcelona
Tél. (00 34 9 639 567 086.

Extrait du poster, ¡Si te metes no fe matas!

(Ex Aequo)

Situation légale de la consommation des drogues en Espagne

En Espagne, la consommation de drogues illicites n'est pas réglementée par le code pénal. En principe donc, la consommation n'est pas punissable par la loi. Mais la consommation peut être sanctionnée administrativement dans les circonstances suivantes (articles 344 et 344 bis du code pénal espagnol) :

- la consommation dans des lieux publics,
- la possession pour sa propre consommation : si une personne arrêtée dans la rue possède des substances pour sa propre consommation, l'abandon dans des lieux publics des outils utilisés pour la consommation de substances.

Dans ces cas, l'amende peut osciller entre 50 000 et 5 millions de pesetas (2 000 à 200 000 F). La personne peut se voir retirer son permis de conduire pour une durée maximale de trois mois. Ces sanctions peuvent être suspendues si la personne commence un traitement dans un service officiellement reconnu.

BLOODI SAIFFE de la COKE

Résumé : Bloodi en a marre d'être un vieux junk ripou & dépassé, il veut être un jeune gars moderne & in : il prend de la cocaïne !

Olivier

courrier

Live Home Page | Apple Computer | Assistance Apple | Produits Apple | MSN | Office pour Macintosh

DES USAGERS EN LIGNE

Il s'en passe de bonnes sur Internet. La liste de diffusion est un petit gadget très convivial, placé dans le système de communication en ligne, qui retourne automatiquement à votre adresse les messages envoyés par les abonnés de la liste.
C'est ainsi que vous vous retrouvez avec 300 messages non-lus dans votre boîte aux lettres électronique, dès que vous vous autorisez un petit week-end ordinateur éteint.
Bonne nouvelle, aujourd'hui les usagers ont leur liste au niveau international. Avec ses règles d'utilisation.

Comme Asud, la liste *Drugs Sense* prétend réunir les consommateurs, ex-consommateurs de drogues et ceux que ça intéresse... Les débats sont vifs pour savoir qui est consommateur et qui ne l'est pas.
L'Américain Sam Friedman (sociologue) et l'Espagnol Miguel de Andrès (psychiatre) ont déjà obtenu leur diplôme d'usager d'honneur. Les règles d'utilisation sont simples : pas de messages trop longs, pas de documents attachés à cause des virus informatiques, pas d'attaques personnelles en cas de divergence d'idées avec d'autres membres de la liste. Dernier point, cette liste est en anglais (sans sous-titre...)
Pour participer à la liste, un règlement a été édicté pour certains Internautes participants. En voici quelques extraits.

• Bill, fondateur de la liste et Mat du groupe Respect (Grande-Bretagne)

• Cette liste ne s'adresse qu'aux usagers qui se battent pour une réforme de la politique des drogues dans le monde entier. La liste permet de se tenir au courant des activités de nos camarades dans le monde, de lancer des passerelles entre les différents groupes d'auto-support international.

• C'est un outil de travail et non une messagerie pour contacts personnels. Les messages devront essentiellement concerner le travail des militants, l'aide, les conseils ou débats relatifs à l'usage de drogues.

• Si la quantité de mails reçus devient trop importante, s'ils ne paraissent pas cadrer avec les objectifs définis plus haut, l'utilisateur de la liste peut soulever le problème avec Bill. Si l'utilisateur décide de quitter la liste, il est important pour les autres membres de connaître les raisons qui ont motivé son abandon.

• La confidentialité sur l'identité des personnes est tout à fait respectée. Ces personnes ne doivent pas communiquer leur adresse email sur la liste, qui de toute façon est une « liste fermée », accessible après confirmation de la bonne foi de l'usager militant qui souhaite participer à cette liste.

Sarah d'Asud National (France)

La présence sur la liste des non usagers est-elle souhaitable ? Le débat existe. Asud ne se voit évidemment pas exclure de la liste une personne qui serait notre alliée et aurait un point de vue politique d'usager sous prétexte qu'elle-même ne serait pas usagère. Il n'y a pas d'intérêt à savoir comment, combien et quel produit chacun consomme.

Si vous désirez faire partie de la liste, vous devez être parrainé par une association d'usagers et contacter Bill Nelles (xnn40@dial.pipex.com)

Astrid, Jubaz (Allemagne)

- Le militant usager de drogue assume la prise de position politique consistant à revendiquer l'abolition de toute répression contre les drogues, licites ou illicites, et contre ceux qui en consomment, qu'il s'agisse d'un usage compulsif ou récréatif ou encore d'un mode de vie choisi et assumé...
- Le militant doit lutter activement pour le respect des droits des usagers de drogues - quelles que soient leurs motivations - commencer par le droit de chacun à se « défoncer ».
- Le militant croit qu'un individu faisant usage de drogue est un citoyen comme les autres - ni meilleur ni pire - prêt à se battre pour défendre cette conviction.

Netscape: Adresse: David Tanfin

Netscape: Précédente | Suivante | Recharger | Accueil | Rechercher | Guide | Images | Impri

Adresse: http://www.sur tout les fronts.com

• Pour être définitivement saturé, les yeux hagards, cerclés de mauve, n'oubliez pas la liste de diffusion Legalize, liste de l'antiprohibition française.
(http://www.legalize.org.)

• Basée en Italie, la Coordination radicale antiprohibitionniste édite sur Internet une revue de presse hebdomadaire sur les politiques de la drogue.
http://www.agora.it/coranet
email : cora.news@agora.it

Chronique indochinoise... Vietnam

Résidant au Viêtnam depuis quelques années, fervent lecteur *d'Asud Journal* (qu'on m'envoie régulièrement), j'avais envie de vous raconter comment ça se passe dans ce pays question dope.

En 1990, il n'y avait pas de drogues dites dures. C'était le paradis des opiomanes et des amateurs d'herbe, vendue sur les marchés pour moins de 10 F les 100 g.
Les Vietnamiens en faisaient des soupes médicinales stimulantes, apéritives, calmantes... On trouvait des paquets de 555 Spécial JET (Marlboro locales) avec à l'intérieur 20 « pétards » pour 5 F. Moins cher que les clopes ! Et pour 100 F, on avait assez d'opium pour une semaine.
Les produits étaient bons, pas chers et personne n'aurait imaginé qu'on pourrait un jour se faire emmerder pour ça. L'usage de ces drogues naturelles était culturellement accepté et intégré. Ça ne posait aucun problème sanitaire ou social.
Il y a cinq ans, le pays s'est ouvert au capitalisme. L'Onu a exigé un durcissement de la législation et les problèmes sont apparus. L'opium devint rare mais l'héroïne, qui avait disparu depuis 20 ans, réapparut.
A présent, on trouve de la chinoise, thaïlandaise, laotienne, birmane...
L'augmentation du pouvoir d'achat et la répression de la consommation traditionnelle d'opium ont créé un nouveau marché : le kilo de poudre Double Lion (pure à 95-99 %) vaut 60 000 F au détail au Laos.
Faites le calcul !
On trouve plusieurs sortes d'usagers de drogues dans les grandes villes du Vietnam : les « branchés », fils de businessmen, cadres politiques ou fonctionnaires corrompus (un cadre moyen gagne environ 1 000 F par mois) qui paient 250 F le g. pour un truc acceptable à des dealers, eux-mêmes accros, qui livrent à domicile.
Quelques rares étrangers résidents très prudents et bien branchés arrivent à se défoncer gentiment sans trop se ruiner. Ils paient 350 F un gramme de poudre à 50 %.

Le bon vieux temps

Des galériens viets se shootent sur le trottoir avec du produit coupé à toutes sortes de médocs.
Un « keps » vaut 20 balles. C'est en général un morceau de paille contenant un caillou d'un produit indéfinissable...
Les touristes, eux, se font arnaquer deux fois sur trois. Les étrangers sont, bien sûr, la cible favorite des flics. Facilement repérables, mal informés sur les coutumes locales et « capitalistes ». Ils sont « racketables » et peuvent faire de parfaits boucs émissaires lorsqu'il faut un exemple pour montrer au bon peuple comment l'incorruptible police locale combat sévèrement les « diables étrangers », qui ont une si mauvaise influence sur les braves Vietnamiens.
Parfois on trouve du crack. Eh oui ! Des Africains et des Péruviens en ramènent et l'échangent contre de l'héro.
Il existe également une espèce de shit local et la beuh pousse comme du chiendent.
Question médicaments, les pharmaciens acceptent les ordonnances en forme de billet de banque. On trouve une morphine liquide (fabriquée par l'armée) pas mauvaise.
Les problèmes liés aux drogues et à une politique hypocrite et inadaptée en la matière inquiètent sérieusement les autorités qui sont débordées par les problèmes d'insécurité, de corruption endémique, de sida.
L'an dernier, deux généraux, dont le responsable de la lutte contre les drogues à la frontière laotienne se sont fait arrêter.
Ils utilisaient depuis cinq ans la logistique de l'armée pour leur business. Condamnés à mort et exécutés, ils sont à présent vénérés par leurs proches dont ils ont assuré la fortune pour des générations. D'autres ont immédiatement repris ce juteux business.
Etranger ! Un conseil ! Ne viens pas ici pour te défoncer ! L'héro, vendue dans plus de 750 rues à Saïgon (Ho Chi Minh-Ville) est dégueulasse. Sans parler de l'ambiance...

■ Tom

ASUD

ASUD NATIONAL
23 rue du Château-Landon
75010 PARIS
Réunion hebdomadaire tous les jeudis de 18 h à 20 h
Tél. : 01 53 26 26 53
asud@club-internet.fr

LE JOURNAL
Tél. : 01 53 26 26 54

ASUD LOIRET
c/o Pascale Morandini,
26 rue Gratteminot
45000 ORLÉANS
Tél. : 02 38 77 00 27

ASUD LE MANS
102, résidence du Héron
72150 Saint-Vincent Lorouer
Asud Le Minibus
Tél. 06 84 08 08 30

ASUD BREST
"Lover Pause"
16 rue Alexandre Ribot
29200 BREST
Tél. : 02 98 80 41 77
Du lundi au vendredi de 14 h 30 à 17 h 30
C/o Aides,
Tél. : 02 98 43 18 72
Fax : 02 98 43 04 73

ASUD QUIMPER
C/o Aides Armor,
12, rue de la Palestine
29000 Quimper
Tél. : 02 98 64 81 59
jeudi de 14 h 30 à 17 h 30

ASUD REIMS
C/o Alain Chateau,
91 rue du Barbâtre,
51100 REIMS
Tél. & fax : 03 26 82 33 99

ASUD LORRAINE
63 rue des Allemands
57000 METZ
Tél : 03 87 18 99 64
Permanence tous les jours de 14 h à 17 h. Vendredi : à 20 h 30

ASUD STRASBOURG
24 rue du Vieux Marché aux Vins
67000 STRASBOURG
Tél./Fax : 03 88 22 25 27

ASUD NIMES
14 rue Auguste
30000 NIMES
Tél. : 04 66 36 00 12
Fax : 04 66 36 00 21
Lundi, mardi, jeudi, vendredi de 14 h à 18 h.

ASUD MARSEILLE
15 rue Granoux
13004 MARSEILLE
Tél. : 04 91 85 33 88
Fax : 04 91 85 33 97

ASUD HERAULT
3 rue Pépine
34600 BÉDARIEUX
Tél. : 04 67 95 43 64
Fax : 04 67 95 99 19

ASUD SUD-EST
28, avenue Auber
06000 NICE

AUTO-SUPPORT ENTRAIDE

ACT UP PARIS
45 rue Sedaine 75011 PARIS
Tél. : 01 48 06 13 89

AIDES
Paris Ile de France
Soutien aux séropositifs et aux usagers de drogues avec AU-DVIH
247 rue de Belleville
75019 PARIS
Tél. : 01 44 52 00 00

CIRC
Collectif d'Information et de Recherche Cannabique. S'informer sur le cannabis, militer contre la prohibition
73/75 rue de la Plaine
75020 PARIS
circpif@club-internet.fr

TECHNO +
23 rue du Château-Landon
75010 PARIS
Tél. : 01 53 26 26 27
www.imaginet.fr/proselyt/

TECHNO + PAYS D'OC
8 place Roger Salengro
34000 MONTPELLIER
Tél. : 06 14 42 43 80
www.imaginet.fr/proselyt/

NARCOTIQUES ANONYMES
Pour Paris, Bordeaux, Creil, Soissons, Toulouse, Lille et Nantes
Tél. : 01 48 78 30 31
Pour Nice et Marseille
Tél. : 04 96 12 05 81.

EGO
Espoir Goutte d'Or, pour les habitants de la Goutte d'Or
13 rue Saint Luc
75018 PARIS
Tél. : 01 53 09 99 49

SOCIAL

BOUTIQUE BEAU REPÈRE
Douches, machines à laver et à sécher le linge, échange de seringues,
9 rue Beaurepaire
75010 Paris
Tél. : 01 53 38 96 20

BOUTIQUE PHILIPPE DE GIRARD
Café, machines à laver, douches du lundi-vendredi, 13/19h,
84 rue Philippe de Girard
75018 PARIS

ARCAT SIDA
94/102 rue Buzenval,
75020 PARIS
Tél. : 01 44 93 29 29

SOS HABITATS et SOINS
Accueil, appartements thérapeutiques,
15 rue de Bruxelles
75009 PARIS
Tél. : 01 53 20 19 19

SLEEP'IN
Dormir à Paris, 10 F la nuit
Réservez avant 18h
Tél. : 01 42 09 55 99

STEP
Echanges de seringues, infos de 19h30 à 23h30, 7/7 jours
56 bd de La Chapelle
75018 PARIS
Tél. : 01 42 64 23 21

EFFERVESCENCE
Douches, café, accès aux soins, soutien aux démarches, du lundi au vendredi de 10 h à 16 h
50 rue Saint-Denis
93400 SAINT-OUEN
Tél. : 01 40 11 21 81

HORIZONS
Pour les parents usagers
10 rue Perdonet
75010 PARIS
Tél. : 01 42 09 84 84

ARC EN CIEL
Accueil des personnes séropositives et de leurs proches. Restaurant, ateliers de relaxation
52 fg Poissonnière
75010 PARIS
Tél. : 01 53 24 12 00

AFTER
Accompagnement des familles et des proches des usagers dépendants ou d'alcooliques
4 place de Valois,
75001 PARIS
Tél. : 01 55 35 36 47

JUSTICE/PRISON

LA CORDE RAIDE
En cas de galère avec la justice
6, place Rutebeuf.
75012 PARIS
Tél. : 01 43 42 53 00

LE VERLAN
La prison dedans/dehors
35 rue Piat 75019 PARIS
Tél. : 01 44 62 26 90

ASSOCIATION AURORE
23 rue du Dessous des Berges
75013 PARIS
Tél. : 01 45 86 80 30

OBSERVATOIRE INTERNATIONAL DES PRISONS (OIP)
Agit pour le droit à la dignité des personnes détenues
Groupe courrier - Permanence les jeudis de 18 à 21 h
40 rue d'Hauteville
75010 PARIS
Tél. : 01 47 70 47 01

SOINS, RÉDUCTION DES RISQUES

DISPENSAIRE MEDECINS DU MONDE
Consultations médicales, soins dentaires anonymes et gratuits. De 10 à 12 h le lundi mardi, jeudi, vendredi ; 14h à 18h du lundi au vendredi.
62 bis avenue Parmentier
75011 PARIS
Tél. : 01 43 14 81 81

MDM MISSION RAVE
Tél. : 01 43 14 81 69

DISPENSAIRE MENARINI
Consultations, soins gratuits
11 rue Michaux
75013 PARIS
Tél. : 01 45 81 05 97

MÉDECINE GÉNÉRALE MARMOTTAN
Consultations gratuites
5 bis rue du Colonel Renard
75017 PARIS
Tél. : 01 45 74 71 99

NOVA DONA
Soins infirmiers, seringues, infos
104 rue Didot
75014 PARIS
Tél. : 01 43 95 81 75

BOREAL
Consultations médicales, soutien social.
64 ter rue de Meaux
75019 PARIS
Tél. : 01 42 45 16 43

LE MOULIN JOLY
Consultations médico-sociales pour séropositifs en galère
5 rue du Moulin-Joly
75011 PARIS
Tél. : 01 43 14 87 87

MÉDECINS SANS FRONTIÈRES
Centre médical, échange de seringues... Du lundi au vendredi de 14 h à 17 h.
21 passage Dubail
75010 PARIS
Tél. : 01 42 05 54 44

CCFEL
29 rue Hoche 93500 PANTIN
Tél. : 01 48 43 35 96

C3R
Accueil, échange de seringues
1 bis rue Romain-Rolland
93150 Le Blanc-Mesnil
Tél. : 01 48 67 64 10.
Permanence juridique avec Maître Céline Kurt tous les vendredis 15h-17h
Renseignements au 01 48 67 15 10

SUBSTITUTION MÉTHA RÉGION PARISIENNE

MEDECINS DU MONDE
Espace Parmentier (c'est aussi à cette adresse qu'on peut s'inscrire pour l'accès aux bus métha)
62 bis avenue Parmentier
75011 PARIS
Tél. : 01 43 14 81 50

RESEAU RIVE GAUCHE
Pour les habitants de la rive gauche
Tél. : 01 45 45 30 90

PIERRE NICOLLE
27 rue Pierre Nicolle
75005 PARIS
Tél. : 01 44 32 07 90
69, bd Auguste-Blanqui
75 013 PARIS
Tél. : 01 45 89 33 33.

MONTE CRISTO
42 rue de Sèvres
75007 PARIS
Tél. : 01 44 39 67 88

MOREAU DE TOURS
Du lundi au vendredi, de 9h à midi,
7 rue Cabanis 75014 PARIS
Tél. : 01 45 65 80 64

CASSINI
Du lundi au vendredi de 9h à 17h30
8 bis rue Cassini
75014 PARIS
Tél. : 01 42 34 16 97

NOVA DONA
104 rue Didot 75014 PARIS
Tél. : 01 43 95 81 75

LA TERRASSE
224 rue Marcadet
75018 PARIS
Tél. : 01 42 26 03 12

LA CORDE RAIDE
10 passage Raguinot
75012 PARIS
Tél. : 01 43 42 00 00

EMERGENCE
60 rue de Tolbiac
75013 PARIS
Tél. : 01 53 82 81 70

CEDAT
122 bd Carnot
78200 MANTES LA JOLIE
Tél. : 0130 63 77 90

ESSONNE ACCUEIL
110 place de l'Agora
91000 EVRY
Tél. : 01 60 78 06 44
100 avenue Carnot
91300 Massy
Tél. 01 69 32 22 22

LE PASSAGE
10 rue de la Plâtrerie
91150 ETAMPES
Tél. : 01 69 92 46 46

CLINIQUE LIBERTÉ
10 rue de la Liberté
92220 BAGNEUX
Tél. : 01 45 36 11 20

LA FRATRIE
20 avenue du Général Gallieni
92000 NANTERRE
Tél. : 01 41 37 68 68

LE TRAIT D'UNION
Hôpital Nord 92
75 rue de Verdun
92390 VILLENEUVE LA GARENNE
Tél . : 01 47 92 40 27

CHIMÈNE
37 bd Gambetta
92130 ISSY LES MOULINEAUX
Tél. : 01 58 00 40 85

ACIAT
20 rue Eugène-Delacroix
92230 GENNEVILLIERS
Tél . : 01 47 99 97 16

DROGUES ET SOCIÉTÉS
42 rue Saint-Simon
94000 CRETEIL
Tél. : 01 48 99 22 14
Fax : 01 48 99 29 96

MOSAÏQUE
Du lundi au vendredi, 10h à 17h,
89 bis rue Alexis-Pesnon
93100 MONTREUIL
Tél . : 01 48 57 02 06

Unité Sud
1 bis rue Saint-Louis
93250 VILLEMOMBLE
Tél. : 01 48 54 14 14

SUBSTITUTION MÉTHA PROVINCE

BESANÇON
CSST.SOLEA
73 Grande Rue
25000 BESANÇON
TéL 03 81 83 03 32
Fax : 03 81 83 03 04

NICE
CSST Service Métha
Hôpital Saint Roch
5 rue Pierre Devoluy,
06000 Tél. : 04 92 03 37 26

AVIGNON
Centre AVAPT
4 rue Grande-Meuse 84000
Tél. : 04 90 85 65 07
Le centre propose accueil et soutien au 04 90 82 15 94.

LA ROCHELLE
Synergie Méthadone 17
71 bd Joffre
17000 La Rochelle
Tél. : 05 46 68 87 17
Aussi centre d'accueil (sans accès Méthadone) à Royan,
69 rue Paul Doumer
Tél. : 05 46 06 96 16

NIMES
Centre Logos
5 rue de la Madeleine 30000
Tél. : 04 66 21 07 89

BORDEAUX
CEID
24, rue du Parlement St-Pierre
33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 44 84 86

MONTPELLIER
Centre Arc en ciel
10 bd Victor Hugo, 34000
Tél. : 04 67 92 19 00

ORLEANS
APLEAT
1 rue Sainte-Anne, 45000
Tél. : 02 38 62 64 62

METZ
Centre Beaudelaire
CHS de Jury les Metz
46 rue de Serpenoise, 57000
Tél. : 03 87 76 97 32

STRASBOURG
Espace Indépendance
21, bd de Nancy, 67000
Tél. : 03 88 52 04 04

AUXERRE
4 av. Charles De Gaulle,
89000 Auxerre
Tél. : 03 86 49 05 00

TOULON
Association PRET
391 av des Routes 83200
Tél. : 04 94 91 48 48

MARSEILLE
Hôpital Sainte-Marguerite
270, bd Marguerite
13009 Marseille
Tél. : 04 91 74 61 14
Centre AMPT
39 A, rue Nationale
13001 Marseille
Tél. : 04 91 91 50 52

LILLE
Centre Cèdre Bleu
8, avenue de Bretagne
59000 LILLE
Tél : 03 20 08 16 61

DÉCROCHER DANS PARIS

HÔPITAL MARMOTTAN
17 rue d'Armaillé
75017 PARIS

HÔPITAL FERNAND VIDAL
Espace Murger
200 rue du fg Saint-Denis
75010 PARIS
Tél. : 01 40 05 42 14

INFORMATIONS

CRIPS Ile de France
Centre Régional d'Information et de Prévention du Sida
Du mardi à vendredi de 13 h à 20 h, le samedi de 10 h à 17 h
Tour Maine Montparnasse
12e étage
33, av. du Maine BP 53
75755 Paris cedex 15
Tél. : 01 56 80 33 33
Fax : 01 56 80 33 00

AITNUF
Association d'information sur les thérapies non utilisées en France c/o Chanvre et Cie
31, rue Voltaire 93100 Montreuil
Permanence tous les samedis de 15 à 19 h.
Tél. 01 48 51 78 25.

LE KIOSQUE
Lundi au vendredi, 10 h-19 h
36 rue Geoffroy l'Asnier
75004 PARIS
Tél . : 01 44 78 00 00

OBSERVATOIRE DU DROIT DES USAGERS C/O TURBULENCES

BP 228-77441
Marne-La-Vallée Cedex 02
Tél et Fax : 01 64 62 24 01
email : odu@altern.org

URGENCES

SAMU
24 h/24 h
Tél . : 15
3615 TOXITEL
Tél. : 08 00 30 63 06

SIDA INFO SERVICE
24 h/24 h
Tél. : 08 00 84 08 00

DROGUES INFO
SERVICE 24 h/24 h
Tél. : 08 00 23 13 13

RESO
(accès aux soins) 9 h/20 h
Tél. : 08 00 23 26 00

CENTRE ANTI POISON DE PARIS
Tél. : 01 40 37 04 04

Souscrivez pour 4 numéros

Asud National
23, rue du Château-Landon
75010 Paris
Tél. : 01.53.26.26.53 / Fax. : 01.53.26.26.56

Nom ---------- Prénom ----------

Adresse ----------

Code Postal ---------- Ville ---------- Pays ----------

ABONNEZ-VOUS

Courrier

Notre belle ville de Lausanne

Fort impressionné de découvrir votre revue, j'applaudis bien fort. Je mets toute l'énergie qui me reste, si tant est qu'il m'en reste, avec quelques amis et connaissances (nous sommes toxicos et polytoxicos) afin d'être reconnus dans notre belle ville de Lausanne en qualité de groupe actif d'usagers de drogues dures (héroïne, cocaïne, etc.). Nous essayons de faire entendre nos voix afin d'obtenir l'ouverture d'un local d'injection.
En effet, depuis ces vingt dernières années, la situation en matière de drogues est devenue lamentable.
Les produits opiacés tournent autour de 1,4 à 3 % de pureté au maximum, soit plus de 95 % de saletés diverses. Dans une des dernières analyses d'héroïne à Lausanne, on a trouvé 33 produits de coupe différents dont deux impossibles à analyser.
Un référendum a été voté et accepté en Suisse sur la question de la légalisation des drogues. Malheureusement, il y a eu moins de 50 % pour le oui en Suisse romande et dans le Valais. Le reste de la Suisse, moins imbécile, a passé la barre des 50 % en faveur du oui.
Nous continuons à tout tenter pour faire prendre conscience du problème à nos chers « politichiens » (ouaf, ouaf !), qui se plaignent de l'insécurité autour du trafic de drogues, à tous ces imbéciles prétentieux qui préfèrent pratiquer la politique de l'autruche (nous savons tous que notre chère ville préfère cacher ses toxicos. Mais que ces braves gens comprennent, une bonne fois pour toutes, que rien n'est tout à fait blanc ou tout à fait noir (le gris c'est pas mal non plus).
Un local d'injection de drogues contrôlé (il est question de drogue fournie dans un cadre légal et non pas de deal) permettrait à bien des usagers de sortir du cercle infernal consommation/deal ou vol à la tire et casses de pharmacies. En comparaison, les victimes d'overdose sont peu nombreuses par rapport aux abcès, septicémies et autres intoxications liées aux saletés contenues dans l'héro/cocaïne, vendues à Lausanne. On se demande même, à chaque nouvel achat, si on ne va pas s'envoyer de la mort aux rats !
Merci pour votre journal qui nous rappelle qu'on n'est pas les seuls.

Stéphane

Hollande, suite et fin

Il n'y a pas si longtemps, vous arriviez à Schiedam-Rotterdam et pouviez, dans une sécurité relative, acheter tout produit nécessaire aux toxicos, sans arnaques excessives, sans danger de mort. Mais, depuis quelques mois, la politique hollandaise a changé. Elle a commencé à s'attaquer – en les fermant – à tous les coffee shops tenus par des Marocains. Puis elle a continué en mettant en prison systématiquement tout Marocain ou Nord-Africain non détenteur de papiers d'identité (...)
En Hollande, on nous vend des produits gravement frelatés pour autre chose que ce qu'ils sont. La cocaïne, par exemple, d'apparence normale, devient effervescente (pas longtemps) mais d'étranges effets suivent. On croirait des amphets mais coupées avec un-je-ne-sais-quoi qui vous transforme en un corps de douleurs (il ne reste plus qu'à prendre de la Métha pour atténuer ces souffrances plus quelques calmants). Les envies de suicide sont hyper violentes et brutales. Le passage à l'acte n'est pas loin. Je ne parle pas du shit qui vous est vendu pour plus de 100 F le gramme (si vous vous laissez intimider bien sûr). Mais comment ne pas l'être quand dix mecs incognito vous encadrent dans un appart ? Vous risquez simplement de disparaître si vous êtes seul.
Alors, les gars, faite attention où vous mettez les pieds. La mafia ne fait pas de cadeaux. Les clandestins sont aux abois. Hommes traqués, désormais, ils sont prêts à tout pour survivre – à vos dépens.

X

Halte aux sigles !

J'ai reçu la dernière publication d'Asud, ce qui m'a fait extrêmement plaisir. J'y apprends toujours des choses intéressantes. Ce petit mot pour vous adresser mes félicitations pour la nouvelle présentation, plus attrayante et plus agréable à lire. La qualité du contenu, quant à elle, est toujours égale à elle-même. C'était donc pour vous dire un grand bravo.
Ah, j'oubliais ! Pourrait-on penser aux gens que les articles intéressent mais qui ne tiltent pas forcément sur la signification des sigles comme UD, RDR ou autres. Vous aimez ça ? Je ne sais pas si c'est pour éviter la redondance, pour économiser de la place (ce que je comprends très bien) ou parce que, pour vous, c'est évident. En tout cas, de grâce, écrivez les mots en toutes lettres. De plus, je trouve que ce genre de banalisation n'est pas très bonne à faire entrer dans les têtes : les SDF, les UD, les OD... et les SA (Société Anonyme pour les uns et Sans-Abri pour d'autres). En plus de nos 395 variétés de fromages, nous avons la chance d'avoir une langue pleine de mots, alors faisons-en usage : usager, utilisateur, consommateur, pratiquant...

Dominique

Réponse : *Message compris 5/5. Tu as entièrement raison. Nous, UD de la RDR, avec MDM et le CAL 70, nous aidons les SDF pour éviter les OD.*

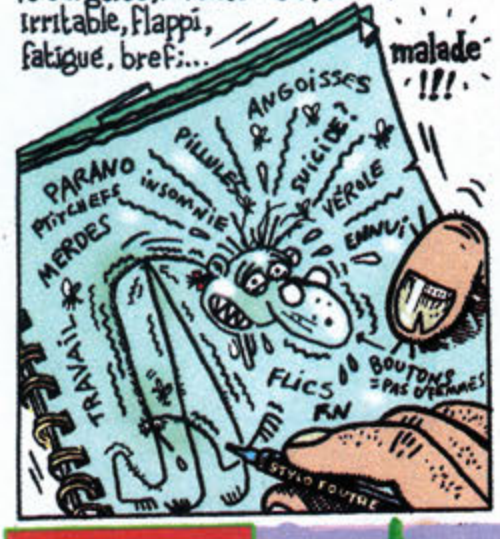
Asud National
23, rue du Château-Landon
75010 Paris
Tél. : 01.53.26.26.53 / Fax. : 01.53.26.26.56

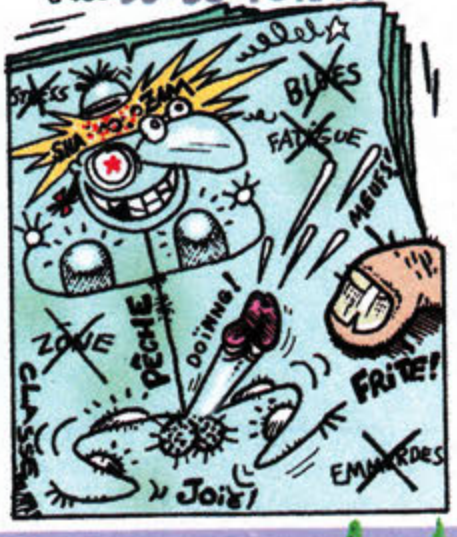
4 NUMÉROS PAR AN

■ Consommateur, ex-consommateur	o	50 F
■ Particulier	o	100 F
■ Professionnel, association & collectivité locale	o	200 F
4 X 10 ex.	o	500 F
4 X 50 ex.	o	1 000 F
4 X 100 ex.	o	1 300 F

Etablir le chèque à l'ordre de Asud National

PROSÉLYTISME À PAULO ...Une Page avec Bloodi par Pierre Quin





– J'ai besoin qu'on me soigne, pas qu'on me juge.
– Les médecins sont là pour vous écouter, vous soigner, vous aider.

Ce n'est jamais facile de se soigner. Et pour un toxicomane, la peur d'être jugé, rejeté ou tout simplement mal compris, rend les choses encore plus difficiles.

Trop souvent les usagers de drogues ne font appel aux médecins que lorsque leur état de santé devient critique. Et pourtant, il est toujours essentiel de traiter les problèmes de santé quels qu'ils soient, le plus tôt possible.

Si vous avez besoin d'en parler,
Drogues Info Service : 0 800 23 13 13. Samu : 15.
Sida Info Service : 0 800 840 800.

Bien sûr, quand on mène une vie parfois précaire, ça ne va pas de soi. Mais aujourd'hui ne pas se faire suivre, c'est se priver de traitements efficaces, notamment contre les hépatites et le sida.

SIDA INFO SERVICE: 0 800 840 800

appel anonyme confidentiel et gratuit.

Sida.
Aujourd'hui, on peut faire beaucoup.
Mais rien sans vous.

CETTE CAMPAGNE DE PRÉVENTION ET D'INFORMATION EST RÉALISÉE À L'INITIATIVE DU ▶ MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ - SECRÉTARIAT D'ÉTAT À LA SANTÉ ET À L'ACTION SOCIALE.

CFES Comité Français d'Éducation pour la Santé